

le prolétaire

parti communiste international (programme communiste)

Marxisme et classes moyennes

Suivi de:

***- La fonction historique des classes
moyennes et de l'intelligenstia***

- Sur le fil du temps

Les intellectuels et le marxisme

- La demi-classe, notre bête noire

- Léon Trotsky

Petite-bourgeoisie et fascisme

- TABLE DES MATIERES -

● Introduction	1
● Marxisme et classes moyennes («Programme communiste», n°55, Avril-Juin 1972)	5
● La fonction historique des classes moyennes et de l'intelligentsia	
➤ Introduction à la «Fonction historique des classes moyennes et de l'intelligenstia»	37
➤ La conférence du camarade Bordiga à l'«Université prolétarienne» («L'Unita», 24 mars 1925)	39
➤ Amadeo Bordiga - Conférence du 21 mars 1925. La fonction historique des classes moyennes et de l'intelligenstia	44
● Sur le fil du temps. Les intellectuels et le marxisme («Battaglia Comunista», n°18, 4-5 novembre 1949)	57
● La demi-classe, notre bête noire («Il Programma Comunista», n°15, 4 août - 1er septembre 1963)	62
● Léon Trotsky. Petite-bourgeoisie et fascisme	
➤ «La seule Voie» (Septembre 1932 - Extraits)	66
➤ «Où va la France?» (Octobre 1934 - Extraits)	67

Introduction

*Le **petit-bourgeois**, dans une société avancée et par nécessité de son état, se fait d'une part socialiste, d'autre part économiste, c'est-à-dire il est ébloui par la magnificence de la haute bourgeoisie et sympathise aux douleurs du peuple. Il est en même temps bourgeois et peuple. Il se vante dans son for intérieur de sa conscience d'être impartial, d'avoir trouvé le juste équilibre, qui a la prétention de se distinguer du juste milieu. Un tel petit-bourgeois divinise la **contradiction**, car la contradiction est le fond de son être. Il n'est que la contradiction sociale, mise en action.*

Karl Marx, 1846 (Lettre à Annenkov sur Proudhon, 28/12/1846)

Des places de Madrid aux rues de Caracas, de «Occupy Wall Street» à «Nuit debout», les agitations des classes moyennes et les mouvements organisés ou dirigés par des éléments de la petite bourgeoisie se manifestent d'un bout à l'autre de la planète depuis quelques années. Dans les médias l'attention se porte sur les problèmes, les difficultés et les réactions des classes moyennes; elles sont tantôt présentées comme le nouvel acteur menaçant de troubler l'ordre politique et social à la place du prolétariat, tantôt comme un précieux facteur de la stabilité de ce même ordre, et il conviendrait donc de les choyer et de les soutenir.

Un ténor de la droite, Laurent Wauquier, a ainsi publié il y a quelques années, lorsqu'il était ministre de Sarkozy, un ouvrage intitulé «La lutte des classes moyennes». Se posant en défenseur de ces dernières, qui selon lui représenteraient en France pas moins de 43 millions de personnes, soit 70% de la population (!), il écrivait qu'elles ont «des difficultés à boucler leur budget en fin de mois, elles ont le sentiment de vivre moins bien que la génération précédente et se demandent de quoi demain sera fait». Et il ajoutait: «N'oublions jamais que les démocraties qui se sont effondrées, telle la République de Weimar face à la montée de Hitler, sont celles qui n'ont pas su entendre leurs classes moyennes» (1).

Ce politicien bourgeois faisait démagogiquement mine de plaindre ces classes moyennes (parmi lesquelles on voit qu'il intégrait les couches supérieures du prolétariat), pour mieux faire passer ses propositions anti-ouvrières: diminution des prestations sociales, fin de l'«assistantat», etc., tout en agitant, à toutes fins utiles, la menace du fascisme. On voit aussi qu'il reprenait la mystification bourgeoise classique selon laquelle ces fameuses classes moyennes constitueraient quasiment l'essentiel de la population, à l'exclusion des

très hauts revenus d'un côté, et des pauvres marginalisés de l'autre.

Cette mystification se retrouve dans la sociologie bourgeoise, même (et surtout!) quand elle se revêt d'habits scientifiques. Pour elle, la division en classes se fait selon le revenu, critère statistique avec lesquels elle trouve que les classes moyennes sont toujours majoritaires, constituant «le socle de la société» (2), même si elle ne peut pas ne pas constater une tendance à la polarisation dans la société – les riches devenant toujours plus riches, les pauvres toujours plus pauvres. Phénomène inquiétant pour la stabilité de l'ordre établi car il engendre l'accroissement des tensions sociales, ce qui se traduit et se traduira inévitablement par des affrontements sociaux.

Pour le marxisme, les classes ne se définissent pas par le revenu de leurs membres, mais par leur position sociale, par leur position dans l'organisation économique.

Un artisan, mettons, peut avoir un revenu inférieur à celui d'un ouvrier, il peut travailler plus longtemps ou plus durement que lui; il sera pourtant un petit bourgeois parce qu'il est propriétaire de son outil de travail alors que l'ouvrier ne possède rien d'autre que sa force de travail qu'il est obligé de vendre à un capitaliste pour vivre.

Et c'est cette position sociale particulière qui déterminera la position politique de l'artisan, fondée sur la défense de son entreprise, de sa propriété et du capitalisme, opposée à celle de l'ouvrier, fondée sur la défense du travailleur salarié contre le capitalisme. Elle explique aussi l'instabilité de l'attitude des classes moyennes oscillant entre les classes fondamentales de la société bourgeoise – prolétariat et bourgeoisie – et leur vénération de la démocratie, comprise comme système permettant de concilier ou de dépasser les antagonismes de classe qui risquent de les broyer.

Lénine écrivait: «*La foi dans l'action universelle, salvatrice de la «démocratie» en général, l'incompréhension du fait que la démocratie bourgeoise, historiquement limitée quant à son utilité, sa nécessité, cette foi et cette incompréhension se sont maintenus dans tous les pays pendant des dizaines d'années, pendant des siècles, avec une force particulière au sein de la petite bourgeoisie. Le grand bourgeois en a vu de toutes les couleurs, il sait que la république démocratique, comme toute autre forme d'Etat en régime capitaliste, n'est autre qu'une machine pour écraser le prolétariat. Le grand bourgeois le sait parce qu'il connaît intimement les dirigeants réels et les ressorts les plus cachés (souvent encore plus secrets de ce fait) de la machine de l'Etat bourgeois, quelle qu'elle soit. En raison de sa situation économique, en raison de ses conditions d'existence, le petit bourgeois est incapable d'assimiler cette vérité. Il s'en tient même aux illusions selon lesquelles la république démocratique signifie la «démocratie pure», «l'Etat populaire libre», la souveraineté du peuple, etc., etc. La solidité de ces préjugés du démocrate petit-bourgeois est due nécessairement à ce fait qu'il est*

plus éloigné de la lutte aiguë des classes, de la Bourse, de la «véritable» politique, et il serait tout à fait contraire au marxisme d'attendre que la propagande puisse à elle seule extirper ces préjugés en un bref laps de temps» (3).

Ce texte date d'un siècle, mais sans aller chercher bien loin, on peut facilement trouver des exemples actuels qui démontre que sur ce plan rien n'a changé: les petits-bourgeois sont toujours aussi incapables de comprendre ce que signifie la démocratie.

Lors du mouvement «Nuit debout» le journaliste François Ruffin, célèbre auteur du film à succès: «Merci patron», qui en était l'un des initiateurs, avait déclaré qu'était nécessaire une «*alliance*» entre les «*classes intermédiaires*» (dont il estimait être le représentant) et les travailleurs contre «*la toute-puissance des riches*» et au nom de la démocratie qui serait «*une responsabilité collective*».

Dans la même veine il publia sur les colonnes du *Monde* avant le premier tour des élections présidentielles, une retentissante lettre ouverte à Macron où il l'accusait d'être le «*candidat de l'oligarchie*», «*des classes supérieures*»; «*c'est un fossé de classe qui se creuse devant vous*» affirmait-il. Son texte était rythmé du leitmotiv «*vous être hai, vous êtes hai, vous êtes hai*».

Mais quelques semaines plus tard, le même qui était par ailleurs investi comme candidat aux législatives par la «France Insoumise» de Mélenchon, appelait... à voter Macron au deuxième tour, au nom de la défense de la démocratie face à Le Pen!

Ces palinodies sont typiques de la petite bourgeoisie; si elles relèvent ici de la farce, dans une situation sociale plus sérieuse, elles peuvent avoir des conséquences autrement plus graves, comme l'histoire l'a montré. En Allemagne la bourgeoisie utilisa par le truchement du nazisme les petits-bourgeois ruinés par la crise capitaliste pour écraser le mouvement prolétarien et sauver le capitalisme. Voilà ce qui s'est réellement passé sous la République de Weimar. Les prolétaires ne doivent pas se laisser illusionner par les grands discours, parfois d'apparence très radicale, des dirigeants petits-bourgeois et se mettre à la remorque des mouvements des classes moyennes, car cela reviendrait à sacrifier leurs propres intérêts de classe et la possibilité de lutter réellement pour eux.

C'est pourquoi il nous semble important de rappeler l'analyse que fait le marxisme des classes moyennes et l'attitude du prolétariat à leur égard: c'est le but de cette brochure.

* * *

Il s'y trouve d'abord un exposé à une Réunion Générale du parti il est suivi du compte-rendu d'une réunion publique d'Amadeo Bordiga tenue à Rome en 1925.

Nous avons fait suivre en annexe de ces textes, 2 articles parus, l'un sur *Battaglia Comunista* en 1949, le «Fil du temps»: «Les Intellectuels et le marxisme», et l'autre sur *Il Programma Comunista* en 1963 «La demi-classe, notre bête noire»; nous terminons par deux extraits d'articles de Trotsky à propos des classes moyennes et du fascisme qui sont très éclairants par l'analyse, parfaitement marxiste, de l'attitude de ces classes.

Mais il est nécessaire de préciser qu'à l'inverse, la tactique que, à la suite de l'Internationale Communiste, Trotsky préconisait à l'égard du fascisme, est désastreuse; cette tactique de défense de la démocratie, que les extraits que nous citons ne justifient en aucune manière, contredit l'indépendance de classe du prolétariat qui est la base indispensable pour entreprendre une lutte sérieuse.

Nous ne pouvons développer ici cette question très importante: le lecteur intéressé peut se reporter aux brochures que nous y avons consacrées (4).

(1) Cf. Laurent Wauquiez, «La lutte des classes moyennes», Ed. Odile Jacob 2011.

(2) Voir l'étude du CREDOC «Les classes moyennes en Europe», décembre 2011. Selon leurs critères de revenu ils trouvaient que les classes moyennes formaient en 2009 58,7% de la population (avec ce type de critère on peut élargir ou rétrécir à volonté cette proportion).

A noter que l'étude affirme que ces classes sont le «*socle de la cohésion sociale*»: «une répartition plus égale des revenus tend à pacifier les liens sociaux, tandis qu'une société polarisée crée inévitablement des tensions». Ce ne sont donc pas ces classes qui déterminent la paix sociale, mais la plus ou moins grande égalité...

(3) Cf. Lénine, «Les précieux aveux de Pitirim Sorokine», *Pravda*, 5/12/1918. Oeuvres tome 28, p 192-193. Nous pourrions faire des dizaines de citations similaires.

(4) Cf. «Communisme et fascisme», série «Les Textes du PCI» n°1, «Fascisme, antifascisme et lutte prolétarienne», Brochure Le Prolétaire n°25, «L'antifascisme démocratique, un mot d'ordre antiprolétarien qui a fait ses preuves», supplément au Prolétaire.

Marxisme et classes moyennes

(«Programme communiste»,
n°55, Avril-Juin 1972)

Il arrive souvent qu'on accuse le marxisme d'être «simpliste» et «schématique» et, en particulier, de réduire toute l'histoire et toute lutte sociale au conflit qui oppose le prolétariat et la bourgeoisie. Rien n'est moins justifié. Il est vrai que le Manifeste 1848 déclare que «*la société moderne est composée essentiellement de bourgeois et de prolétaires*». Mais ceci ne signifie nullement qu'elle ne soit composée **que** de bourgeois et de prolétaires; ces deux classes sont les classes essentielles de la société moderne, elles sont produites par le rapport capitaliste fondamental et le reproduisent. Mais si elles sont spécifiques de la société capitaliste, elles ne sont pas les seules à y exister ni à agir. Ne serait-ce que parce qu'une société capitaliste «pure» n'a jamais existé et n'existera jamais.

Il ne faut pas se laisser égarer par le fait que Marx a été amené à établir un modèle de société capitaliste «pure». Un tel modèle théorique était nécessaire pour mettre en évidence les aspects propres au mode de production capitaliste, pour dégager les lois générales et les tendances fondamentales de cette forme sociale. La démarche de l'analyse marxiste est ici celle de toute science: pour étudier une classe de phénomènes, on commence par construire un modèle simple éliminant les aspects secondaires qui, dans la réalité, viennent toujours perturber les formes simples. Cependant une fois que le modèle théorique a livré la clé de la dynamique du capitalisme, des antagonismes sociaux qu'il développe dans sa course catastrophique, Marx l'applique à l'étude des sociétés réelles en tenant compte de tous les facteurs historiques qui peuvent ralentir, perturber, ou au contraire accélérer leur développement.

Le modèle théorique offre en outre un intérêt polémique considérable. La bourgeoisie a toujours présenté les horreurs de son règne comme dues aux résidus du passé, au fait que la société n'a pas encore atteint un degré de pureté suffisant. C'est vrai qu'il y a des choses qui ne vont pas, dit-elle, mais c'est parce que nous traînons le poids du passé, les restes de modes de production arriérés, des superstitions anciennes, des formes d'organisation irrationnelles; il faut être patient et aller de l'avant, droit devant nous! Lorsque toute la production sera capitaliste, lorsque la Raison illuminera le cosmos, lorsque régnera la Démocratie véritable et universelle, tout ira pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Ainsi le président Pompidou peut, par exemple, tout comme le PCF, vitupérer les «*couches parasitaires*» qui consomment sans produire et grèvent l'économie nationale. Dans un schéma capitaliste pur, les «bouches

inutiles» ne sont pas nourries, et la bourgeoisie a mené un long combat contre le parasitisme des propriétaires fonciers, et même, aux temps puritains, contre sa propre consommation «inutile». Mais ces Messieurs condamnent le parasitisme de Pierre ou Paul, de M. Dassault, des petits commerçants ou des hippies, que pour exalter et défendre l'accumulation du capital, alors que nous dénonçons dans cette accumulation même le pompage du travail vivant par le capital, c'est-à-dire le parasitisme par excellence et la cause des crises sociales.

En extrapolant l'histoire de la société qu'il avait sous les yeux, en envisageant d'emblée une société capitalistes «pure», Marx a montré en effet que les maux dont souffre cette société ont leur source dans le caractère contradictoire du capitalisme, et il a ainsi réduit à néant toute prétention de la bourgeoisie à parvenir un jour à un rythme de croisière, à un état d'équilibre harmonieux. Le capitalisme possède certes une formidable force d'expansion, mais elle naît de ses contradictions mêmes; poussé à une fuite en avant constamment accélérée qui lui permet seule de fonctionner, il écrase une contradiction aujourd'hui mais en prépare une plus violente pour demain. Bien loin d'apaiser les conflits, sa tendance irrépressible à se généraliser au globe et à éliminer tout reste de forme sociale antérieure ne fait, comme l'a démontré Lénine et comme l'ont confirmé les 50 dernières années, que les rendre toujours plus explosives. Si la révolution communiste ne brise pas sa course infernale en «dents de scie», ses contradictions auront fait sauter le capitalisme – et l'espèce humaine – bien avant qu'il ne se soit épuré de tous les vestiges des époques antérieures!

C'est donc dans un monde capitaliste «impur» que se trouve et se trouvera le prolétariat, ce qui implique que dans ses luttes, il n'a pas seulement affaire à la bourgeoisie, mais à d'autres classes, des classes «impures», pas toujours faciles à définir, qui constituent une fraction importante de la population. En 1939 par exemple dans le plus vieux pays capitaliste du monde, à savoir l'Angleterre, 50% environ de la population faisait partie de ces catégories impures, ni bourgeoises ni prolétariennes. En 1959 encore, en France, l'INSEE en dénombrait 30 à 40 %, cette fourchette assez large provenant de la difficulté à classer certaines catégories. Et il va de soi que si on examine la situation non plus dans les vieux pays capitalistes seulement, mais à l'échelle mondiale, le pourcentage d'«impureté» sera beaucoup plus élevé. Ce serait une erreur monstrueuse que de vouloir ignorer l'existence de ces couches sociales ou, ce qui revient au même, de prétendre, comme d'aucuns, qu'il faut attendre pour faire la révolution que la marche du capitalisme ait éliminé toutes les classes intermédiaires entre la bourgeoisie ou le prolétariat: ce moment n'arrivera jamais. C'est une erreur encore plus grave de croire qu'il est déjà arrivé, en escamotant le prolétariat, et en fondant tout ce qui n'est pas grand bourgeois dans un «peuple» baptisé révolutionnaire pour les besoins de la cause.

Si nous voulons voir quelle doit être l'attitude du prolétariat envers les classes moyennes, il faut caractériser avec une certaine précision toutes les classes qui composent la société bourgeoise, en commençant par la bourgeoisie et le prolétariat.

LES CLASSES DE LA SOCIÉTÉ BOURGEOISE

Engels explique dans l'*Anti-Dühring* que «les classes sociales sont les produits des rapports de production et d'échange d'une époque». Pour caractériser les classes essentielles de la société bourgeoise, c'est-à-dire la bourgeoisie et le prolétariat, nous partirons donc du rapport capitaliste essentiel, à savoir l'achat de la force de travail et sa mise en oeuvre pour la production de la plus-value. Dans ce rapport fondamental, propre au capitalisme, le capital qui achète la force de travail et cette force qui travaille et produit une valeur d'échange supérieure à la sienne, ne sont évidemment pas des entités abstraites. Ce sont des hommes de chair et de nerfs, mais qui jouent un rôle déterminé dans un rapport bien défini qui s'impose socialement à eux et les marque de son sceau. C'est ce rapport qui engendre bourgeoisie et prolétariat.

Avant tout la bourgeoisie est en effet le support vivant de l'accumulation du capital. La raison d'être du capitaliste, dit Marx, la justification de son existence, c'est de réaliser la reproduction élargie du capital. A tel point que le capitaliste qui s'acquitte mal de sa fonction sociale se trouve rapidement «liquidé» par la concurrence et cesse d'être, sinon tout court, du moins un capitaliste. Historiquement, il a fait son apparition comme propriétaire de capital; mais c'est simplement parce que la propriété privée a précédé le capitalisme, qui s'est greffée sur elle par le développement du salariat. Alors, tout naturellement, le propriétaire d'argent s'est chargé de faire fonctionner cet argent comme capital, en assumant l'exécution de toutes les opérations du cycle du capital. A cause de ce développement historique, beaucoup de gens confondent la propriété du capital avec son administration, de même que certains confondent encore le capitaliste avec l'usurier. Marx a pourtant montré que si la confusion des deux rôles était historiquement inévitable, le développement même du capitalisme devait y mettre fin, en dissociant toujours davantage le titre de propriété des fonctions du capitaliste. On peut même arriver à des situations apparemment paradoxales: les masses d'argent drainées par les Caisses d'Epargne sont la propriété de petites gens, qui peuvent appartenir à la couche supérieure du prolétariat; or ce capital est administré par un organisme dirigé par de hauts fonctionnaires dont le rôle social est celui de capitalistes.

Voici donc des ouvriers propriétaires d'un capital géré par des «capitalistes» qui sont de purs salariés! Bref, bien plus qu'un titre de propriété, qui souvent ne représente qu'un droit sur une fraction de la plus-value produite, le bourgeois est pour nous la **personnification** du capital en action.

Le prolétaire c'est l'autre protagoniste, celui qui vend sa force de travail et

qui, produisant plus de valeur qu'elle n'en a, se trouve exploité. S'il se livre à ce marché qui, même si toute chose et sa force de travail aussi se paie à sa valeur, est forcément un marché de dupe, c'est parce qu'il ne peut faire autrement: il ne possède rien d'autre que sa force de travail, rien de ce qui est nécessaire pour la mettre en oeuvre et produire. Le prolétaire moderne apparaît historiquement comme serf arraché à la terre, comme petit producteur, paysan ou artisan, exproprié de ses moyens de production. Cette expropriation, encore en cours aujourd'hui à divers degrés suivant les aires géographiques, est déjà pour des millions d'hommes un caractère acquis depuis des générations. Ne disposant d'aucun moyen de production, le prolétaire ne peut participer à la production sociale (et donc à la consommation) qu'en se vendant au capital

Cette condition de «sans réserve» qui caractérise le prolétaire n'est modifiée qu'en apparence par l'élévation du niveau de vie: le fait de se constituer une petite réserve d'objets de consommation, appareils ménagers, même voiture ou maisonnette, ne permet pas de subsister sans travailler plus que quelques semaines; et en cas de coup dur les petites économies seront vite mangées, avec leurs intérêts. Même la possession d'un métier, la qualification professionnelle censée assurer une promotion sociale à l'aristocratie ouvrière, ne constitue pas une réserve solide: les ouvriers doivent s'attendre à une grande «mobilité», à changer souvent et rapidement, tant de ville ou de pays, que de travail ou d'industrie. M. Pompidou le leur a rappelé il n'y a pas longtemps, et il sait de quoi il parle.

Ces silhouettes que nous venons de tracer du capitaliste et du prolétaire sont fidèles, mais insuffisantes pour définir la bourgeoisie et le prolétariat en tant que classes. Car pour nous une classe n'est pas une simple catégorie économique-sociale, mais une unité collective poursuivant un but historique, cherchant à promouvoir ou à défendre une certaine forme sociale.

Pour faire de la bourgeoisie une classe, il ne suffit pas que les intérêts immédiats des bourgeois s'identifient à ceux de la reproduction élargie du capital. La bourgeoisie devient une classe dans la mesure où elle s'organise politiquement et lutte, d'abord pour instaurer, puis pour développer et maintenir la société capitaliste.

Pour faire du prolétariat une classe, il ne suffit pas plus que les intérêts immédiats des ouvriers s'opposent à ceux du capital. Le prolétariat devient une classe dans la mesure où «*il s'organise en classe et donc en parti politique*» (Le Manifeste) pour renverser le pouvoir politique de la bourgeoisie, s'ériger en classe dominante, et briser les rapports de production capitalistes jusqu'à l'épanouissement de la société communiste.

La bourgeoisie et le prolétariat sont des classes au sens fort parce que leurs intérêts immédiats les poussent à être porteurs de modes historiques de production, capitalisme pour l'une, communisme pour l'autre. Car le prolétariat ne peut se libérer de l'exploitation qu'en supprimant le capital et le

salariat, qu'en se supprimant lui-même en même temps que tous les rapports d'échange et la division sociale du travail. La bourgeoisie a réalisé la socialisation de la production, mais sur la base de l'appropriation privée des forces productives et des produits par des individus, des catégories ou des unités de production plus ou moins importantes. Les multiples et multiformes convulsions de la société n'ont, en dernière analyse, d'autre origine que cette contradiction entre le caractère social de la production et l'appropriation privée, qui fait que forces productives (hommes ou instruments) et produits (destinés à la production ou à la consommation) ne peuvent circuler et servir que par échange. Le prolétariat ne pourra se libérer qu'en abolissant le salariat et le marché, de façon à mettre directement la somme des forces productives et des produits à la disposition de la société entière.

Cette révolution sociale est la tâche historique du prolétariat, car lui seul est complètement en dehors de la propriété capitaliste, lui seul est complètement exploité dans le rapport capitaliste. A de rarissimes exceptions près, il ne peut se libérer en cherchant à échapper à sa condition, mais uniquement en l'assumant. Le philistin philosophe a vu dans cette nécessité une «loi morale» et l'a érigée en schéma de salut universel: selon l'existentialisme, les noirs, les femmes, les juifs, les intellectuels, les chauves, les obèses..., devraient «assumer» qui leur négritude, qui leur féminité, leur judaïté, intellectualité, homosexualité, calvitie ou obésité, afin de mieux la «dépasser». Mais pour le marxisme la «morale» exprime une nécessité sociale ou historique. Il est absurde décalquer formellement sur toutes les catégories possibles les voies de la libération du prolétariat, qui sont au contraire tout à fait spécifiques et impliquent la suppression de toutes les catégories. Catégorie inférieure de cette société, le prolétariat ne peut se libérer qu'en renversant toutes les catégories qui sont au-dessus de lui; ne possédant rien, sans réserve, sans sécurité, les prolétaires ne peuvent se procurer de possessions, garanties, sécurités privées, personnelles ou catégorielles; ils doivent au contraire abolir toute propriété, garantie et sécurité d'individus ou de groupes, pour instaurer l'appropriation, la garantie et la sécurité collectives de la société.

LES CLASSES MOYENNES

Si la bourgeoisie et le prolétariat sont les deux classes fondamentales de la société capitaliste, produites par la circulation même du capital et situées aux deux pôles de cette circulation, elles ne sont pas seules, tant s'en faut.

Tout d'abord nous trouvons des catégories extérieures au schéma de la production capitaliste, et qui sont des survivances des modes de production antérieurs. Il faut ranger dans cette catégorie les petits producteurs indépendants et les petits commerçants. On comprend que ces petits bourgeois ne sont «indépendants» qu'en ce sens qu'ils forment des unités de production (ou de circulation) et de comptabilité autonomes, mais qu'ils dépendent étroitement du

marché dominé par le grand capital et, directement parfois, du capital bancaire. Il en va de même des petits entrepreneurs capitalistes, qui de l'artisan exploitant un «compagnon» (bien différent de celui du moyen-âge), mènent par une série continue à l'entreprise concentrant 300 à 500.000 personnes.

A la fin du XIX^e siècle, une polémique a déjà opposé révolutionnaires et réformistes à propos du sort de ces classes, représentatives, qui de la production simple de marchandises, qui du capitalisme naissant ou peu développé. Bernstein soutenait que la survivance de ces catégories, le fait qu'elles n'étaient pas éliminées par la concentration du capital, infirmait le schéma marxiste et justifiait, sinon l'abandon définitif, du moins le renvoi de la révolution à un avenir indéfini et son remplacement par un mouvement de réformes graduelles plus «réalistes» (le PCF, comme on le voit n'a rien inventé!). Rosa Luxemburg lui répondit alors que la concentration du capital prévue par Marx, et qui s'accomplit effectivement, n'entraîne pas l'élimination de la petite et moyenne production. C'est que cette concentration n'est pas un processus linéaire, mais dialectique: en même temps qu'elle fusionne de petits capitaux en grandes unités productives, elle régénère par la concurrence d'autres petits capitaux, qui seront absorbés à leur tour.

Il arrive même que la mise au point de nouvelles branches ou technologies soit réalisée par de petites entreprises, qui ensuite sont avalées par les grosses. Quant au fait que la grande masse des produits sort d'usines géantes à haute productivité, non seulement il n'empêche pas, mais il favorise la naissance autour de ces usines d'un réseau de sous-traitants, fournisseurs, réparateurs, qui dépendent étroitement d'elles.

S'il est vrai que le cordonnier fabricant de chaussures a pratiquement disparu et que les rapiéciers même sont sérieusement menacés, si aux Etats-Unis on ne répare plus les appareils électroménagers, pour des raisons d'économie, tel n'est pas le cas dans toutes les industries. La multiplication des appareils de radio et de télévision ou des machines à écrire fait vivre des dépanneurs et, en attendant que fleurissent les réparateurs de bateaux ou avions de plaisance, l'automobile entretient une multitude de petits et moyens garagistes qui ne sont pas prêts de disparaître. Dans le commerce, ni la concentration ni l'essor des supermarchés n'ont tué le détaillant, et ils semblent plutôt propices au foisonnement de boutiques de luxe. Un cinquième de la population active française est encore occupé dans le commerce de détail!

La survivance de la petite entreprise est encore plus frappante dans l'agriculture. Il n'y a pas grand-chose à changer à ce que nous disions en 1925:

«Il est indéniable que le processus de concentration de la production, de la spécialisation des fonctions productives, est beaucoup plus avancé dans l'industrie que dans l'agriculture. C'est là un fait patent. Les révolutionnaires ne doivent pas se refuser à voir les choses telles qu'elles sont; ainsi nous reconnaissons cette donnée dans toute son

importance, précisément pour repousser la conception contre-révolutionnaire à laquelle pourrait nous entraîner une conclusion réformiste suivant laquelle la révolution dépendrait de l'industrialisation déjà opérée dans l'agriculture.

La petite entreprise agricole est destinée à survivre pendant une certaine période à cet épisode historique [la révolution prolétarienne - NdlR], dans la mesure où le système capitaliste n'a pas pu pénétrer dans les campagnes de la même façon qu'il s'est développé dans l'industrie et le commerce. Nous ne pouvons affirmer simplement que nous sommes pour la "socialisation": nous sommes pour la grande entreprise dans la mesure où la grande entreprise est le produit d'une technique qui a permis de réaliser un nouveau type de travail. Dans la grande entreprise industrielle, des tâches différentes sont assignées à chaque groupe d'ouvriers, et grâce à cette organisation collective on fait des gains énormes de précision et de vitesse.

Dans l'agriculture, ceci n'existe que dans quelques entreprises spéciales qui sont déjà mûres pour une gestion socialisée. Mais dans toutes les autres, si grandes soient-elles du point de vue territorial et juridique, les conditions qui permettent une gestion collective et une exploitation intensive analogue à celle qui se pratique à grande échelle dans l'industrie ne sont en réalité pas atteintes. Le «latifundium» n'est pas une grande entreprise agricole; du point de vue économique, c'est encore un ensemble de petites entreprises personnelles et familiales autonomes, pas du tout mûres pour une gestion collective.

Même si nous acceptons pour un moment l'hypothèse d'une nouvelle période de domination de la bourgeoisie capitaliste industrielle – en admettant qu'elle parvienne à surmonter la crise présente – nous ne pouvons nullement envisager un renforcement rapide de l'agriculture, un transfert des grands capitaux vers la terre. Nous ne pouvons pas croire que la modernisation de l'agriculture puisse faire de rapides progrès dans une phase ultérieure de domination capitaliste, et ceci pour une raison fort simple: pour renforcer, pour moderniser l'agriculture, il faut des investissements énormes, qui ne pourraient donner un profit qu'après de très longues années, après plusieurs générations. Seul un intérêt social supérieur pourra conduire à transférer dans l'agriculture les énormes capitaux nécessaires pour la porter au degré de développement déjà atteint par l'industrie.

Pour la société actuelle, ce mode d'investissement est à trop longue échéance, et le profit trop lointain; les bourgeois préfèrent investir leurs capitaux dans l'industrie qui offre un rendement plus grand et plus immédiat. Car le capitalisme moderne se caractérise par une course toujours plus précipitée au profit de plus en plus rapide et immédiat, au détriment d'une lente entreprise de réorganisation de la production.

Même si par malheur, nous devons concéder encore à la bourgeoisie une longue survie, nous ne pouvons certainement pas espérer qu'elle réussirait à surmonter ce point mort: seul un régime prolétarien aura la possibilité de résoudre ce problème; seule une administration dans l'intérêt collectif, qui tirera l'énergie productive du consentement mutuel, pourra la dédier au développement de la grande production agricole. Ce problème ne pourra donc être abordé que par le régime prolétarien».

Nous devons renvoyer à une autre étude l'analyse de l'évolution de l'agriculture et de la paysannerie durant le dernier demi-siècle. Mais grosso modo il a plutôt accentué le décalage entre une industrie galopante et une agriculture à la traîne.

Les formes de production individuelle ou de petite production capitaliste, continuellement absorbées par le capital industriel et continuellement renaissantes, sont l'une des sources des classes moyennes, celle de la petite-bourgeoisie traditionnelle; mais l'autre source en est dans la production capitaliste elle-même. Entre le capitaliste à un pôle et le prolétaire à un autre, l'évolution du capitalisme insère des catégories intermédiaires. Si, au début du capitalisme, un seul homme aidé de quelques contremaîtres pouvait assurer toutes les fonctions du «patron», vis-à-vis des ouvriers comme des autres capitalistes, la constitution d'unités de production énormes et la complexité technique croissante de la production ont fait éclater ces fonctions, et les ont réparties horizontalement, suivant leur nature, et verticalement, sur des employés salariés. (De même que le développement du mercantilisme a tout transformé en marchandises, même des choses qui ne sont pas le produit du travail humain, la généralisation du capitalisme tend à donner à tout travail la forme de travail salarié, même à celui du capitaliste, du curé ou du poète). En fait il n'est pas toujours facile de distinguer les tâches proprement techniques de celles de surveillance et d'encadrement des ouvriers; il n'est pas toujours facile non plus de les séparer des tâches découlant des impératifs économiques de la production capitaliste. Aussi ces diverses couches forment une série quasi-continue, tant dans le sens horizontal que hiérarchique, où elles vont de l'aristocratie ouvrière jusqu'à la grande bourgeoisie.

Elles subissent par ailleurs un mouvement dialectique analogue à celui des moyens et petits-bourgeois: le développement du capitalisme tend à les refouler dans le prolétariat, par l'élévation du niveau d'instruction moyen et la multiplication des diplômés; mais au fur et à mesure qu'il repousse certaines catégories dans le prolétariat, il en crée de nouvelles, de sorte qu'il est vain de s'attendre à l'apparition d'un «fossé économique-social», d'un vide entre bourgeoisie et prolétariat.

Ce fait, l'existence d'une infinité de catégories intermédiaires qui relie continuellement le plus petit artisan à Krupp et le chômeur noir le plus misérable au PDG de la General Motors, a toujours été utilisé par nos ennemis pour dénier

toute réalité au clivage de la société en classes. Mais, nous l'avons déjà dit, pour nous une classe n'est pas une simple catégorie économique-sociale, et ce sont les luttes sociales et politiques elles-mêmes qui démontrent le clivage des classes. Pas plus que la bourgeoisie ou le prolétariat, les classes moyennes ne se laissent définir simplement par leur situation économique et leurs intérêts immédiats. Ceux-ci, toujours partagés, semi-bourgeois et semi-prolétaires, sont d'ailleurs très hétérogènes et divergents. Ce qui fait l'unité des classes moyennes, c'est leur finalité historique, la forme de société qu'elles représentent. Mais cette finalité, ô fatalité, n'est qu'un vain songe; la forme de société à laquelle aspirent les classes moyennes est une forme irréaliste, irréalisable. Autrement dit, ces classes ne représentent pas un mode historique de production, elles ne sont porteuses d'aucune forme sociale.

L'ACTION DE CLASSE DES CLASSES MOYENNES

Cette absence d'une forme sociale propre aux classes moyennes provient du fait que le capitalisme a poussé la socialisation de la production à un point où elle entre en contradiction avec toute forme d'échange, toute forme d'appropriation privée. Sauf si l'on suppose que l'humanité puisse retomber à un stade primitif ou dégénérer, sa survie exige désormais l'instauration du communisme: il n'y a pas d'autre rapport de production possible.

La bourgeoisie, jadis support révolutionnaire du capitalisme, est solidaire du capital, et s'accroche à son existence. Le prolétariat, écrasé par le capital, représente la société future. Les classes moyennes sont entre les deux, à la fois solidaires du capital et écrasées par lui. Elles sont solidaires des fondements du capitalisme, propriété privée, marché, loi de la valeur, vente individuelle des capacités, etc., qui fondent leur existence; et elles se cabrent contre les conséquences inéluctables du capitalisme, crises, guerres, ruine ou déchéance, dont elles pâtissent.

L'absence de forme sociale réelle propre aux classes moyennes a une double conséquence. Dans les luttes sociales, elles tentent bien de défendre leurs intérêts particuliers, mais elles sont réduites, quand les choses deviennent sérieuses, à osciller entre la bourgeoisie et le prolétariat. Cette instabilité de fait est un des caractères les plus stables de ces classes, comme le prolétariat l'a appris depuis plus d'un siècle à ses dépens.

Voici comment Marx caractérisait l'attitude de la petite bourgeoisie allemande dans la révolution de 1848:

«La classe des petits-bourgeois et des boutiquiers est extrêmement nombreuse en Allemagne. C'est la conséquence du faible développement des grands capitalistes et des grands industriels dans ce pays. Dans les villes les plus grandes, elle constitue presque la majorité des habitants; dans les villes de moindre importance, elle prédomine de façon absolue,

grâce à l'absence de concurrents plus influents et plus riches. Cette classe, qui est très importante dans tout Etat et dans toute révolution moderne, l'est particulièrement en Allemagne où, au cours des luttes récentes, elle a en général joué un rôle décisif. Sa position intermédiaire entre la classe des capitalistes, des commerçants et des industriels plus puissants, entre la bourgeoisie proprement dite et la classe des prolétaires agricoles et industriels, détermine son caractère. Elle aspire à la position de la première, mais le plus petit revers de fortune précipite ses membres dans les rangs de la seconde.

Dans les pays monarchiques et féodaux, la clientèle de la cour et de l'aristocratie est nécessaire à son existence, et la perte de cette clientèle signifierait la ruine d'une grande partie de cette classe. Dans les villes plus petites, une garnison, un gouvernement cantonal, un tribunal forment souvent la base de sa prospérité. Supprimez-les et vous supprimerez les boutiquiers, les tailleurs, les cordonniers, les menuisiers. Eternellement ballottée entre l'espoir de se hisser dans les rangs de la classe la plus riche et la peur d'être réduite à la condition des prolétaires et même des pauvres, elle espère favoriser ses propres intérêts en conquérant une participation à la direction des affaires publiques et elle craint en même temps de provoquer par une opposition intempestive la colère d'un gouvernement dont son existence même dépend puis qu'il a le pouvoir de lui retirer ses meilleurs clients. N'ayant que de maigres ressources et la sécurité de sa propriété étant en raison inverse de leur montant, cette classe est extrêmement vacillante dans ses opinions. Docile et filant doux sous un gouvernement monarchique et féodal fort, elle se tourne vers le libéralisme quand la bourgeoisie est la classe ascendante; elle est prise de violents accès de libéralisme dès que la bourgeoisie a assuré sa suprématie, mais à peine la classe située au-dessous d'elle, le prolétariat, a-t-elle tenté un mouvement indépendant, elle retombe dans le découragement et dans une répugnante lâcheté» (Révolution et contre-révolution en Allemagne», Londres septembre 1851, «L'Allemagne au début de la révolution»).

Et un peu plus loin:

«Grande par la vantardise, la petite-bourgeoisie est absolument incapable d'action et extrêmement peureuse dès qu'il s'agit de risquer quelque chose. La nature mesquine de ses transactions commerciales et de ses opérations de crédit est particulièrement propre à la priver d'énergie et d'initiative; c'est pourquoi il faut s'attendre à ce que sa conduite politique présente les mêmes caractères. Conformément à ceux-ci, la petite bourgeoisie encouragea la révolution par de grands mots et une exaltation pompeuse de tout ce qu'elle était prête à faire; elle s'empressa de prendre le pouvoir dès que, absolument contre son gré, la révolution eut éclaté; mais elle fit usage de ce pouvoir dans le seul but de

détruire les effets de l'insurrection elle-même. Partout où un conflit armé a porté à une crise sérieuse, les petits bourgeois furent terrorisés par la situation dangereuse dans laquelle ils s'étaient inopinément trouvés, terrorisés par le peuple qui avait pris au sérieux leur appel grandiloquent aux urnes, terrorisés par le pouvoir qui leur était tombé dans les mains et surtout terrorisés par les conséquences que cela comportait pour eux-mêmes, pour leur position sociale, pour leur propriété, pour la politique dans laquelle ils avaient été contraints de se plonger. On n'attendait tout de même pas d'eux qu'ils risquent «leur vie et leurs biens», comme ils avaient coutume de dire, pour la cause de l'insurrection? N'étaient-ils pas contraints de prendre officiellement position et donc, en cas de défaite, ne risquaient-ils pas de perdre leur capital? En cas de victoire, n'étaient-ils pas sûrs d'être chassés de leurs postes et de voir toute leur politique balayée par les prolétaires qui formaient le gros des forces combattantes?

Placées de cette façon entre des dangers opposés l'entourant de toutes parts, la petite bourgeoisie sut exploiter son pouvoir uniquement pour laisser chaque chose suivre son cours; c'est ainsi que furent tout naturellement gâchées les petites possibilités de succès qui existaient encore et que l'insurrection fut définitivement perdue. Partout la tactique, ou plutôt l'absence de tactique de la petite bourgeoisie fut la même, et c'est pourquoi les insurrections de mai 1849 eurent le même sort dans toutes les régions d'Allemagne» (Révolution et contre révolution en Allemagne, chapitre XVIII).

On lit, de même, dans la Préface de juillet 1874 à la «Guerre des paysans»:

«Quant aux petits-bourgeois artisans et marchands, ils sont toujours restés les mêmes. Ils espèrent grimper jusqu'au niveau de la grande bourgeoisie et ils craignent de tomber dans le prolétariat. Partagés entre l'espoir et la peur, voilà pourquoi, pendant la lutte, ils sauvèrent leur précieuse peau et pourquoi par la suite ils emboîtèrent le pas au vainqueur. C'est leur nature. On ne peut absolument pas se fier à eux, sauf quand on est vaincu: alors ils vont de brasserie en brasserie en poussant des cris assourdissants. Parmi eux il y a pourtant d'excellents éléments qui s'unissent spontanément aux ouvriers».

Dans une lettre du 2 octobre 1886 à Laura Lafargue, Engels développe la même position:

«La lutte entre le capitaliste usurier et le capitaliste industriel se déroule au sein de la bourgeoisie elle-même, et bien qu'assurément un certain nombre de petits-bourgeois soient poussés vers nous par la certitude de leur prochaine expropriation de la part des boursiers, nous ne pourrions jamais espérer les gagner en masse. Ce n'est d'ailleurs pas désirable, car ils apportent avec eux leurs étroits préjugés de classe. En Allemagne, nous n'en avons que trop, et ce sont eux qui forment ce poids mort qui enfonce la masse du parti. Ce sera toujours le sort des petits-

bourgeois pris dans leur masse, de flotter avec indécision entre les deux grandes classes, les uns devant être écrasés par la centralisation du capital, les autres par la victoire du prolétariat.

Au jour décisif, ils seront comme d'habitude chancelants, hésitants et impuissants; ils se laisseront faire, et c'est tout ce que nous demandons. Même s'ils se convertissent à notre point de vue, ils diront: le communisme est naturellement la solution finale, mais elle est lointaine, il faut peut-être cent ans avant qu'elle puisse se réaliser: nous n'avons pas l'intention d'oeuvrer à sa réalisation ni pendant notre vie, ni pendant celle de nos enfants. C'est bien ce que nous constatons en Allemagne».

Le fait est que dans chaque grande crise révolutionnaire – 1848, 1871, 1905 et comme nous verrons plus loin même sous la dictature du prolétariat, après octobre 17 en Russie, autant qu'avant – on a vu les classes moyennes balancer, pousser le prolétariat en avant pour le laisser ensuite tomber, ou bien le suivre et puis se retourner contre lui, se révolter contre l'Etat bourgeois pour se jeter ensuite dans ses bras par peur du prolétariat.

Mais à cette instabilité pratique caractéristique fait pendant une extraordinaire stabilité politique. Ne représentant aucune forme sociale propre, mais une société impossible, coincées entre la bourgeoisie et le prolétariat, elles rêvent de les réconcilier; vivant du capital et écrasées par lui, elles rêvent – à la différence de la vraie bourgeoisie, pour qui l'essentiel est que ça roule – d'un capitalisme harmonieux, sans contradictions ni conflits. Voici comment Marx analysait leur politique dans «Le Dix-Huit Brumaire de Louis Napoléon Bonaparte»:

«Il ne faudrait pas s'imaginer platement que la petite bourgeoisie a pour principe de vouloir faire triompher un intérêt égoïste de classe. Elle croit au contraire que les conditions particulières de sa libération sont les conditions générales en dehors desquelles la société moderne ne peut être sauvée ni la lutte des classes évitée. Le caractère propre de la social-démocratie se résumait en ce qu'elle réclamait des institutions républicaines démocratiques comme moyen, non pas de supprimer les deux extrêmes, le capital et le salariat, mais d'atténuer leur antagonisme et de la transformer en harmonie. Quelle que soit la diversité de mesures qu'on puisse proposer pour atteindre ce but, que soit le caractère plus ou moins révolutionnaire des conceptions dont le revêt, le contenu reste le même. C'est la transformation de la société par voie démocratique, mais c'est une transformation dans le cadre petit-bourgeois».

Et donc, qu'on ne touche pas aux fondements du capitalisme...

C'est cet objectif irréalisable, invariable de 1848 à aujourd'hui, de la social-démocratie à la démocratie avancée, qui cimente l'unité de classe de ces catégories plus ou moins homogènes. Les intérêts immédiats des petits paysans et des avocats, des épiciers et des ingénieurs, des maquignons et des universitaires convergent ou s'opposent suivant les circonstances; les préoc-

cupations quotidiennes de ces couches multiples sont extrêmement différentes et elles se sentent très éloignées les unes des autres. Il n'empêche que de par leur situation bancaire, leurs aspirations historiques sont les mêmes.

Nous devons faire justice d'un préjugé tenace concernant ceux qui participent aux privilèges culturels et à la production intellectuelle de cette société, ceux qui travaillent «avec leur cerveau» avant tout que ce soit comme ingénieur hydraulicien ou comme critique dramatique, à qui cette gymnastique assouplirait les méninges, leur facilitant l'abstraction leur permettant une largeur de vue, une liberté de conception étrangère à leur classe. Notre position à leur égard a été déjà précisée voici près d'un demi-siècle:

«Il nous faut repousser ici une autre objection élevée contre la conception socialiste: c'est cette prétendue antithèse qu'elle établirait entre l'activité manuelle et l'activité intellectuelle, qui s'entrecroisent, se complètent dans la production; cette prétendue valorisation de la première aux dépens de la seconde, une exaltation du travail matériel et mécanique par opposition à l'autre.

En repoussant cette assertion, nous ne pouvons cependant assimiler sans autre forme de procès la situation des travailleurs intellectuels à celle des travailleurs de la grande industrie ou des grandes entreprises. Ils remplissent en partie une fonction nécessaire, extrêmement utile, qui devra être réévaluée dans une organisation future soucieuse de développer les forces productives. Et dans cette mesure, les intellectuels devront indubitablement être identifiés au prolétariat dans une organisation socialiste de la production, qui attachera la même importance à tout travail, qu'il soit manuel ou intellectuel, ce dernier se fondant de plus en plus dans l'ensemble harmonieux de l'activité humaine.

Mais ceci n'empêche pas que l'intelligentsia arrive, surtout dans certaines catégories, à avoir des intérêts identiques à ceux de la classe dominante. Au bas de l'échelle sociale, nous trouvons d'abord des intellectuels qui sont encore des travailleurs purs et simples, quoiqu'un peu mieux payés; en montant, nous en découvrons d'autres, intéressés au profit du capital; leur fonction n'est plus simplement de favoriser l'effort productif, mais aussi d'assurer la protection du capitalisme, de surveiller le prolétariat afin que dans son évolution il ne brise pas les liens du système capitaliste bourgeois. Cette dernière fonction doit être dénoncée et combattue par le prolétariat qui, voyant que ces intellectuels sont fondamentalement les défenseurs de la classe capitaliste, devra les traiter sans ménagements en alliés de l'adversaire.

Dans la mesure où elle remplit une fonction strictement technique, la classe des intellectuels n'est pas destinée à disparaître mais à se fondre dans les rangs du prolétariat enfin émancipé qui, grâce à une nouvelle organisation de la vie économique et intellectuelle, verra l'effort productif devenir toujours plus harmonieux.

Ce qui, pour l'instant, sépare de nous l'ensemble de la classe intellectuelle n'est pas seulement ce rôle de garde blanche qu'elle assume, mais également l'influence idéologique qu'exerce sur elle en profondeur la société bourgeoise.

Cette classe s'imagine en effet être une avant-garde, posséder la clé qui nous ouvrira la voie de l'avenir. Mais il n'en est pas ainsi. En tant que marxistes, dans la mesure même où nous avons fait la critique radicale de la vision démocratique évolutionniste et progressiste, nous nous formellement que l'unification puisse apparaître d'abord comme un phénomène intellectuel, et ensuite comme un fait économique. C'est exactement l'inverse qui se produit. La culture d'une époque, ses idées, ne font que refléter les conditions matérielles de vie et les conditions dans lesquelles s'actualise et se développe la lutte des classes; la théorie la plus avancée ne nous est pas fournie par ceux qui ont pu grappiller l'auguste culture des classes dominantes, mais précisément par la classe sacrifiée, la classe opprimée. Nous retrouvons ainsi ce paradoxe historique que j'aime formuler: c'est que la théorie et la culture de demain se trouvent chez les ignorants, et non chez les savants.

Par conséquent, il faut que nous luttons contre la classe des intellectuels et semi-intellectuels, car c'est elle qui est la plus pénétrée par tout le système culturel de la société actuelle, lequel est un système conservateur, une organisation contre-révolutionnaire. Ainsi ne devons-nous pas commettre l'erreur de croire que la catégorie des spécialistes, des techniciens intellectuels, soit poussée par sa seule supériorité spirituelle à venir spontanément çà nous, à rejoindre le prolétariat. Nous devons au contraire bien voir que la révolution prolétarienne, si consciente qu'elle soit de la nécessité de collaborer avec les spécialistes, les techniciens de la production et de la science, devra s'occuper et étudier le problème que pose cette collaboration, problème d'autant plus tragique que ces groupes s'imaginent constituer une avant-garde, alors qu'en réalité, dans notre société bourgeoise, ils n'ont tous en fait d'ails que des boulets aux pieds».

Le récent demi-siècle n'a que trop confirmé cette analyse: bien loin de constituer une avant-garde, les intellectuels ont été et demeurent des centres de diffusion des théories petites-bourgeoises ou même directement bourgeoises. L'énergie qu'ils ont consacrée à réviser, falsifier ou contester le marxisme aura été plus meurtrière pour l'humanité que celle des bombes thermonucléaires. Car si l'instabilité des classes moyennes dans les moments de crise, leurs oscillations entre bourgeoisie et prolétariat s'avèrent catastrophiques dans les luttes révolutionnaires, leur rêve invariable de s'élever au-dessus des deux classes en lutte l'est peut-être davantage encore; son influence néfaste s'exerce en permanence sur le mouvement ouvrier. En pénétrant dans les organisations du prolétariat, l'idéologie petite-bourgeoise les pourrit de l'inté-

rieur, brisant ou empêchant la constitution du prolétariat en classe.

Il est certain que la possibilité d'une telle influence idéologique repose sur des conditions matérielles déterminées. Ainsi, la survivance du proudhonisme dans le mouvement ouvrier des pays latins, la large audience de l'anarchisme jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle, tiennent à l'immaturité du développement capitaliste, à l'absence d'un prolétariat nombreux et concentré. De même, le réformisme de la II^e Internationale reposait sur l'expansion impérialiste de l'Europe qui, dominant et exploitant des continents entiers, pouvait corrompre les couches supérieures de son prolétariat. Quant à l'opportunisme actuel, il découle de la défaite du prolétariat dans les années vingt, et persiste grâce à la période de prospérité ouverte par les destructions de la deuxième guerre impérialiste.

Il n'y a cependant pas une relation mécanique et à sens unique entre les conditions matérielles et l'idéologie, mais un rapport dialectique. Les idées, les habitudes, les conceptions, les aspirations sont aussi des forces matérielles! Produites par les rapports économiques, sociaux et politiques, elles survivent plus ou moins longtemps aux conditions qui leur ont donné naissance, et réagissent sur ces rapports.

Ainsi, la victoire physique de la contre-révolution et la domination matérielle écrasante du capital ont causé la destruction de toute position de classe du prolétariat. Sur le plan des idées, la contre-révolution s'est traduite par le ralliement des organisations ouvrières aux positions théoriques, programmatiques et politiques des couches moyennes: l'attachement farouche à la propriété privée (personnelle ou nationale), à l'échange mercantile, à l'individualisme, au démocratismes sous toutes ses formes; la poursuite désespérée d'un capitalisme harmonieux, ou le Progrès, c'est-à-dire l'accumulation du capital, irait de pair avec le bien-être; la recherche, déjà cataloguée par Marx, d'un programme de «transformation de la société par voie démocratique», d'une Démocratie totale, nouvelle, véritable, ouvrière, populaire, directe, qui transformerait enfin la société... dans le cadre petit-bourgeois.

Il n'est que trop vrai que le pacifisme social, l'attachement à l'épargne individuelle et l'avidité à «consommer», caractéristiques des classes moyennes, ont largement contaminé les couches supérieures du prolétariat des pays impérialistes; précisément, c'est la destruction de toute conscience et de toute position de classe dans le prolétariat, son adhésion à l'idéologie petite-bourgeoise réalisée par la contre-révolution et entretenue par la domination du capital qui ralentit démesurément le processus révolutionnaire.

PROLÉTARIAT ET CLASSES MOYENNES

Cette influence délétère des classes moyennes est le premier facteur, le plus important pour déterminer l'attitude que le prolétariat doit adopter à leur

égard dans son effort pour se constituer en classe révolutionnaire, c'est-à-dire pour acquérir la vision de ses buts de classe et s'organiser pour leur réalisation. Tous les mythes des classes moyennes sont autant d'obstacles que le prolétariat doit briser sur son chemin, et avant tout celui qui les englobe tous: le mythe démocratique qui prétend fondre les classes dans le «peuple».

La condition de vie ou de mort du prolétariat en tant que classe est l'affirmation théorique et pratique, programmatique et organisationnelle, de son originalité de classe, du fossé qui sépare son but et sa lutte de ceux de toutes les autres classes. Dès 1848, dans une situation où pourtant la bourgeoisie même avait encore un caractère révolutionnaire, Marx et Engels ont mené ce combat pour la délimitation politique et physique du prolétariat. Cependant plutôt que les nombreux textes de cette époque, nous citerons ceux qui montrent que, 50 ans plus tard, Lénine a repris exactement le même combat. En 1902, le P.O.S.D.R. était déchiré par une polémique extrêmement violente au sujet de la rédaction du programme du parti. Voici quelques passages de Lénine sur cette question; nous le citons assez longuement sans craindre d'être fastidieux:

«Il faut **d'abord** absolument se **délimiter** de tous les autres, mettre à part le seul prolétariat, **uniquement** et **exclusivement**, et ensuite déclarer que le prolétariat libérera tout le monde, qu'il appelle tout le monde, qu'il invite tout le monde.

Je suis d'accord pour cet **ensuite** mais je réclame auparavant ce **d'abord**.

Les tourments infernaux de la "masse travailleuse et exploitée" n'ont pas provoqué en Russie le moindre mouvement **populaire** tant qu'une "poignée" d'ouvriers d'usine n'a pas commencé la lutte, la lutte de classe. Et **seule** cette "poignée" garantit que la lutte sera menée, poursuivie, **élargie**. C'est précisément en Russie, où les critiques (Boulgakov) accusent les sociaux-démocrates de "paysannophobie", et où les socialistes-révolutionnaires crient à la nécessité de **remplacer** la notion de lutte de classe par celle de "lutte de **tous** les travailleurs et exploités"! (Vestnik Rousskoï Revolioutsii n°2), c'est précisément en Russie que nous devons **d'abord** nous **délimiter** de tous ces forbans en proclamant fermement la seule lutte de classe du seul prolétariat, et ensuite déclarer que nous **appelons tout le monde**, que nous prendrons tout, que nous ferons tout, que nous élargirons à tout. Mais la commission "élargit"! après avoir oublié de délimiter!! Et on m'accuse d'étroitesse parce que j'exige que cette délimitation **passe avant** l'élargissement?! C'est solliciter les faits, Messieurs!!» (Lénine, «Remarques complémentaires sur le projet de programme...», avril 1902, Oeuvres tome VI, p. 71. Souligné par Lénine).

«Le projet de programme d' Erfurt [projet de programme des socialistes allemands - NdIR] contenait ce passage: "Dans cette lutte émancipatrice,

la social-démocratie, en tant que défenseur non seulement des salariés, mais encore de tous les exploités et opprimés en général, soutient toutes les revendications, mesures et institutions qui sont propres à améliorer la condition du peuple en général et de la classe ouvrière en particulier" . Engels conseilla **positivement** de **rayé** tout ce passage, non sans se moquer du "peuple en général" (Qui est-ce?). Le conseil d'Engels fut suivi et le passage fut **entièrement rejeté**; le paragraphe disant que "l'émancipation des travailleurs doit être l'oeuvre des travailleurs eux-mêmes, parce que **toutes les autres classes** se placent sur le terrain de la propriété privée des moyens de production et ont comme but commun la conservation des bases de la société actuelle" , ce paragraphe a été adopté sous une forme plus nette que dans le projet initial, et cela **sous l'influence directe d'Engels**» (février-mars 1902, ibidem p. 47).

«Contre les paragraphes XI et XII, j'ai une très grave objection de principe; ils présentent **de façon tout à fait unilatérale et inexacte** l'attitude du prolétariat envers les petits producteurs (car la "masse laborieuse et exploitée" se compose justement du prolétariat et des petits producteurs). Ils contredisent directement les principes fondamentaux du **Manifeste Communiste** et des Statuts de l'Internationale ainsi que la plupart des programmes actuels de la social-démocratie, et ils ouvrent toute grande la porte à des malentendus populistes "critiques" et petits-bourgeois de toute espèce.

La masse travailleuse et exploitée est de plus en plus mécontente; c'est exact, seulement il est faux d'identifier et de fondre, comme le fait le texte, le mécontentement du prolétariat et le mécontentement des petits producteurs. Le mécontentement du petit producteur engendre souvent (et doit inévitablement engendrer, au moins pour beaucoup), le désir de **défendre son existence de petit possédant**, c'est-à-dire de défendre les bases de l'ordre existant et même de revenir en arrière.

"... la lutte s'accroît, et avant tout celle de son représentant, le prolétariat..." Naturellement la lutte du petit producteur s'accroît aussi. Seulement, sa lutte est **bien souvent** dirigée **contre** le prolétariat, car sa situation de petit producteur **oppose nettement** et sur beaucoup de points ses intérêts à ceux du prolétariat. Par ailleurs, le prolétariat **n'est en aucune façon** "le représentant avancé" de la petite bourgeoisie. Il ne peut en être ainsi que quand les petits producteurs se rendent compte qu'ils sont condamnés, quand ils "**abandonnent** leur propre point de vue pour se placer à celui du prolétariat". Le représentant avancé du petit producteur **actuel** qui n'a pas encore abandonné "son point de vue" , c'est bien souvent l'antisémite et l'agrarien, le nationaliste et le populiste.

Et justement aujourd'hui que "l'accentuation de la lutte" des petits producteurs s'accompagne de "l'accentuation de la lutte" de la "Giron-

de socialiste” contre la “Montagne” , il convient moins que jamais de confondre toutes les accentuations en une seule. “... La social-démocratie internationale est à la tête du mouvement de libération de la **masse travailleuse et exploitée...**” . Pas du tout. Elle est à la tête **uniquement de la classe ouvrière, uniquement du mouvement ouvrier**, et si à cette classe adhèrent d'autres éléments, ce ne sont que des éléments, et non des classes. Et ils n'adhèrent entièrement et sans réserve **que** s'ils “abandonnent leur propre point de vue” .

“...Elle organise les forces de combat de cette masse..” . Cela aussi est faux. La social-démocratie n'organise nulle part “les forces de combat” des petits producteurs. Elle organise seulement les forces de combat de la **classe ouvrière**. La formule adoptée dans le projet est d'autant plus malheureuse qu'on vise **moins** la Russie et qu'on **borne l'exposé** à une “société bourgeoise **développée**” (cf par. V).

Summa summarum. Le projet parle sous forme affirmative de l'esprit révolutionnaire de la petite-bourgeoisie (si elle “soutient” le prolétariat, cela ne signifie-t-il pas qu'elle est révolutionnaire?) et ne dit pas un mot de son esprit conservateur (et même réactionnaire). C'est une vue absolument incomplète et fautive.

Nous avons le droit (et le devoir) de noter à la forme affirmative **l'esprit conservateur** de la petite-bourgeoisie. Et c'est **seulement au conditionnel** que nous pouvons parler de son **esprit révolutionnaire**. Seule cette affirmation répondra exactement à tout l'esprit de la doctrine de Marx. Ainsi le **Manifeste Communiste** déclare nettement que “de toutes les classes qui, à l'heure présente, s'opposent à la bourgeoisie, le prolétariat seul est une classe vraiment révolutionnaire... Les classes moyennes, petits fabricants, artisans, paysans... **ne sont pas... révolutionnaires, mais conservatrices**; bien plus elles sont réactionnaires... Si elles sont révolutionnaires [si!], c'est en considération de leur passage imminent au prolétariat... elles **abandonnent** leur propre point de vue pour se placer à celui du prolétariat” .

Que l'on ne vienne pas nous dire que pendant le demi-siècle écoulé depuis le Manifeste Communiste, les choses ont sensiblement changé. Sous ce rapport, il n'y a rien de changé: les théoriciens l'ont toujours constamment reconnu (ainsi, c'est précisément de ce point de vue qu'Engels a réfuté le programme agraire français en 1894. Il expliquait franchement que, **tant que** le petit paysan n'a pas **abandonné** son point de vue, il n'est pas des nôtres; sa place est chez les antisémites, que ceux-là le dégrossissent, et alors il viendra à nous d'autant plus sûrement qu'il aura été davantage dupé par les partis bourgeois); d'ailleurs, l'histoire nous apporte quantité de faits confirmant cette théorie, et ceci jusqu'à nos jours, jusqu'à **nos chers amis** messieurs les “critiques” » (Lénine, Ibidem, Oeuvres, Tome 6, p. 44-46. C'est Lénine

qui souligne à chaque fois).

Et qu'on ne vienne pas nous dire que pendant les trois quarts de siècle écoulés depuis 1902, ou les cinquante années écoulées depuis que l'Internationale Communiste a réaffirmé ces thèses, les choses ont sensiblement changé. Sous ce rapport, il n'y a rien de changé, même si ingénieurs et experts-comptables ont remplacé en partie les petits paysans et les commerçants. Toute la «nouveau» qu'on peut concéder à ces nouvelles classes moyennes, c'est qu'elles n'aspirent pas une société pré-capitaliste, et ne sont donc plus «réactionnaires». Mais elles sont en revanche ultra-conservatrices, parce qu'elles s'identifient au fonctionnement de l'économie capitaliste. Tout comme le petit paysan, les ingénieurs ou les cadres ne peuvent devenir révolutionnaires qu'en abandonnant leur propre point de vue de classe, c'est-à-dire la défense de leurs privilèges économiques et leur prétention à gérer «la production» (de capital) d'après des critères «purement techniques».

Sous ce rapport, rien ne peut changer, et le prolétariat ne peut former sa conscience et son organisation de classe que par la lutte politique contre les positions des classes moyennes. Cette lutte constitue d'ailleurs la seule chance de gagner les classes moyennes à nos positions. Comme Engels l'expliquait à propos du paysan français, il ne sert à rien de soutenir démagogiquement les revendications réactionnaires ou conservatrices des classes moyennes, ni de flatter leurs aspirations. A encourager ainsi leurs illusions et leurs rêves, on peut gagner quelques voix aux élections imminentes, mais on est sûr de perdre toute influence à longue échéance: on ne peut indéfiniment promettre l'impossible. Et, en attendant, on aura dénaturé les positions du communisme, défiguré le parti, désorganisé le prolétariat.

Nous devons dire aux classes moyennes qu'elles sont historiquement condamnées, et que, au lieu de défendre désespérément une position perdue, elles doivent venir sur celles du prolétariat, adhérer à ses luttes et à son but historique. Non que nous imaginions les convaincre par nos discours; mais l'expérience, l'échec de toutes leurs tentatives s'en chargera. Nous savons que, comme l'affirmait Engels, nous ne pouvons pas convaincre et conquérir les classes moyennes tout de suite: au mieux, et à condition d'éviter toute démagogie funeste, on pourra en rallier certaines fractions au prolétariat dans les luttes révolutionnaires; les autres ne changeront position que lorsque l'Etat prolétarien aura bouleversé leurs conditions d'existence.

Nous nous trouvons même à cet égard dans une position plus nette que celle de 1848 en Allemagne ou de 1902 en Russie. Tant que la révolution bourgeoise n'est pas faite, le prolétariat et la petite bourgeoisie ont effectivement des objectifs partiellement communs: la destruction des rapports féodaux, la dissolution de l'économie pré-capitaliste, le développement démocratique de la lutte des classes, la réforme agraire, etc. Seulement pour la petite-bourgeoisie, ces objectifs représentent la fin de la révolution, pour le prolétariat le début. C'est pourquoi l'autonomie politique et organisationnelle du

prolétariat était déjà indispensable, malgré la possibilité d'une lutte unitaire pour certains objectifs non spécifiquement prolétariens.

Dans une société bourgeoise développée, par contre, l'unité de lutte ne peut se réaliser que sur les objectifs de classe du prolétariat. Il n'existe plus d'autres objectifs communs, et chaque fois que le prolétariat a perdu son autonomie de classe et accepté de se battre pour les buts des classes moyennes, sa défaite était acquise d'avance, et celle des classes moyennes avec elle. Elles devront accepter, de gré ou de force, sa solution à la crise sociale.

«A ce propos, poursuivait Lénine, on a omis dans le projet de mentionner la dictature du prolétariat, qui y figurait primitivement. Si c'est par hasard ou par inadvertance, il n'en est pas moins certain que l'idée de "dictature" est incompatible avec l'affirmation d'un appui extérieur accordé au prolétariat. Si nous pouvions affirmer avec certitude que la petite bourgeoisie soutiendra le prolétariat lorsque ce dernier accomplira sa révolution, la révolution prolétarienne, il n'y aurait pas à parler de "dictature", car alors nous serions assurés d'une majorité si écrasante que nous nous passerions fort bien de la dictature (comme cherchent à nous en persuader les "critiques"). La nécessité de la dictature du prolétariat est liée de la façon la plus étroite et la plus indissoluble à la thèse du Manifeste Communiste selon laquelle le prolétariat seul est une classe vraiment révolutionnaire» (Lénine, ibidem).

DICTIONNAIRE DU PROLÉTARIAT ET CLASSES MOYENNES

Si le prolétariat tend à renverser la domination bourgeoise, à détruire l'appareil de l'Etat capitaliste et à s'ériger en classe dominante de la société, ce n'est pas pour "avoir son tour" et perpétuer à son profit des rapports d'exploitation. Cette révolution politique n'est que le prélude, la condition nécessaire d'une révolution sociale, de la destruction des rapports de production capitalistes, qui reproduisent la division sociale du travail et les classes antagonistes.

Or cette révolution se heurtera fatalement à la résistance de la bourgeoisie et des classes moyennes, non seulement parce qu'elle supprimera leurs privilèges de classes et de catégories, mais aussi parce qu'elle ira à l'encontre de toutes leurs habitudes de pensée.

Dans «Les tâches immédiates du pouvoir des Soviets» (mars-avril 1918), Lénine caractérise bien leur attitude avant et même après la prise du pouvoir par le prolétariat.

«Dans un pays où les petits propriétaires sont l'immense majorité par rapport à la population purement prolétarienne, la différence entre la révolutionnaire prolétarienne et le révolutionnaire petit-bourgeois ne pourra

manquer de se manifester, et par moments, avec une violence extrême. Le révolutionnaire petit-bourgeois hésite et chancelle à chaque tournant des événements; il passe du fougueux élan révolutionnaire de mars 1917 à la glorification de la "coalition" en mai, à la haine à l'égard des bolcheviks (à moins qu'il ne déplore leur "esprit d'aventure") en juillet, ces mêmes bolcheviks dont il s'écartera peureusement en octobre pour les soutenir en décembre; enfin en mars et en avril 1918, les hommes de ce type, le plus souvent, froncent le nez avec dédain en disant "je ne suis pas de ceux qui chantent des hymnes au travail organique, au praticisme et à l'action faite par degrés" (1)

L'origine sociale de ce type d'hommes, c'est le petit-patron exaspéré par les horreurs de la guerre, la ruine subite, les souffrances inouïes de la famine et de la désorganisation économique; cherchant une issue, une voie de salut, il s'agite hystériquement, balançant entre la confiance envers le prolétariat et le soutien de ce dernier et, d'autre part, des accès de désespoir. Il faut bien comprendre que sur cette base, il est impossible de construire le socialisme. Seule peut diriger les masses laborieuses et exploitées une classe qui suit son chemin sans hésiter, sans se décourager, sans tomber dans le désespoir aux tournants les plus difficiles, les plus durs, les plus dangereux. Nous n'avons pas besoin des élans hystériques. Ce qu'il nous faut, c'est la marche cadencée des bataillons de fer du prolétariat.»

Après la grave insurrection de Cronstadt, il donnera dans «L'impôt en nature» (21/4/1921), cette analyse de l'attitude de complicité de la petite-bourgeoisie à l'égard de la réaction bourgeoise:

«Le plus caractéristique dans les événements de Cronstadt, ce sont justement les oscillations propres à l'élément petit-bourgeois. Très peu de choses concrètes, précises, définies. Des mots d'ordre vagues: liberté, liberté du commerce, affranchissement, Soviets sans bolcheviks, ou renouvellement des Soviets, ou suppression de la "dictature du parti", etc. Mencheviks et Socialistes Révolutionnaires déclarent que le mouvement de Cronstadt est "leur" mouvement. Toute la garde blanche se mobilise "pour Cronstadt" aussitôt avec une rapidité radio-télégraphique. Les spécialistes militaires blancs à Cronstadt (...) dressent un plan de débarquement des troupes à Oranienburg, plan qui effraye la masse hésitante des Mencheviks, des Socialistes révolutionnaires et des sans-parti (...). Les grosses banques, les manitous du capital financier ouvrent des souscriptions pour soutenir Cronstadt. Le cadet Milioukov, ce chef intelligent de la bourgeoisie et des grands propriétaires fonciers, explique patiemment (...) qu'il n'est pas nécessaire de se hâter avec la Constituante, que l'on peut et que l'on doit se prononcer pour le pouvoir des Soviets seulement sans bolcheviks.

Certes il n'est pas difficile d'être plus intelligent que ces nigauds

épris d'eux-mêmes que sont les paladins de la phrase petite-bourgeoise ou les chevaliers du réformisme petit-bourgeois maquillés en "marxisme" . Le chef politique de la grande bourgeoisie se montre plus clairvoyant de par sa situation de classe, il comprend la nature de classe des événements mieux que les chefs de la petite-bourgeoisie (...). car la bourgeoisie est effectivement une force de classe qui, en régime capitaliste domine inévitablement (...), tandis que la petite-bourgeoisie – c'est-à-dire tous les héros de la II^e Internationale et de l'Internationale deux et demie – ne peut être, par son essence économique, rien d'autre que l'expression de l'impuissance de classe. De là ses hésitations, sa phraséologie, sa débilité. En 1789, les petits-bourgeois pouvaient encore être révolutionnaires; en 1848, ils étaient ridicules et pitoyables; en 1917-21, ils sont des auxiliaires répugnants de la réaction».

Comme le notait Trotsky dans «Terrorisme et communisme»: *«En se survivant, la démocratie ne résout aucun problème, ne guérit aucune blessure, ne prévient ni les insurrections de la droite, ni celles de la gauche: elle est impuissante, mensongère et ne sert qu'à tromper les couches arriérées de la population et notamment la petite-bourgeoisie».*

Pourtant les classes moyennes, telles que les représentait à l'époque Kautsky et que continuent à représenter les pseudo-communistes et socialistes d'aujourd'hui, lui restent fanatiquement attachées parce que, soi-disant, elles ne peuvent admettre aucune *«violence exercée par une minorité contre la majorité».*

Pas plus aujourd'hui qu'hier, elles ne peuvent accepter la thèse communiste ainsi formulée par Trotsky: *«La dictature est indispensable parce qu'il s'agit non de changement de caractère privé, mais de l'existence même de la bourgeoisie. Sur cette base nul accord n'est possible. La force seule peut décider. Le pouvoir unique du prolétariat n'exclut naturellement pas la possibilité d'accords partiels ou de grandes concessions, surtout à l'égard de la petite-bourgeoisie et de la classe paysanne. Mais le prolétariat ne peut conclure ces accords qu'après s'être emparé du pouvoir et s'être assuré la possibilité de décider des concessions à faire ou à refuser dans l'intérêt de la cause socialiste».*

C'est précisément de cette «liberté de décision du prolétariat» que les classes moyennes ne veulent à aucun prix, parce qu'elle abolit leur propre «liberté» de persister dans leurs vieilles habitudes, aussi bien dans le domaine politique que social et économique.

Non seulement donc elles ne peuvent accepter de bon gré les mesures politiques de la dictature, c'est-à-dire la centralisation sur le plan militaire et administratif, l'usage de la terreur dans tous les cas où cela est nécessaire pour briser les résistances à la transformation socialiste, mais il suffit de lire ou d'entendre développer n'importe quel programme économique-social petit-bourgeois, qu'il soit fasciste ou «gauchiste», en passant par le PCF ou le PSU,

pour saisir qu'elles ne peuvent pas davantage accepter les mesures économique-sociales de la révolution socialiste moderne. Il est facile de prévoir comment tous ces gens réagiront quand on donnera un coup d'arrêt à l'accumulation (leur chère «croissance»!) et à la production effrénée (de... voitures par exemple!); quand on bloquera toute construction urbaine en attendant la démolition des villes; quand on supprimera toute autonomie des entreprises (seraient-elles «autogérées»!); quand on contrôlera centralement la production et la consommation, de façon à abolir la circulation mercantile et l'argent; quand enfin on interdira certaines activités (inutiles ou nuisibles) et qu'on obligera tout le monde à travailler dans les secteurs utiles.

Toutes ces mesures sembleront autant de «sauts dans le néant» aux gens qui considèrent les catégories du capitalisme comme naturelles et éternelles, et n'imaginent pas de vivre en dehors d'elles.

Même si ces classes sont préparées aux mesures que prendre la dictature du prolétariat par les convulsions qui auront précédé la prise du pouvoir (car comme dit Trotsky, la révolution survient quand toutes les autres solutions ont fait faillite), et même quand le pouvoir prolétarien sera dominant à l'échelle mondiale, il faudra imposer à la bourgeoisie et aux classes moyennes le bouleversement de tous les rapports de production. La nécessité de la dictature du prolétariat vient de l'impossibilité de passer du jour au lendemain du capitalisme au communisme. Durant la longue période de transition où tous les rapports sociaux se modifieront en permanence, la dictature prolétarienne brisera l'inévitable opposition des autres classes; elle brisera leur inertie historique, leurs aspirations illusoire, et cette force de l'habitude qui, disait Lénine, est chez des millions d'hommes une force terrible.

Il est certain que le rythme de ses transformations dépend avant tout des exigences de la révolution mondiale, du rapport des forces entre classes à l'échelle internationale, et en second lieu des conditions économiques et politiques locales. N'espérant pas réaliser le communisme en un jour, le prolétariat une fois au pouvoir peut faire preuve du plus grand «réalisme» et adopter le rythme d'évolution aux conditions réelles. Ainsi, comme le rappelle une de nos citations, nous ne comptons pas éliminer en huit jours le petit paysan, là où il subsiste encore. Ainsi le prolétariat au pouvoir en Russie a accepté de développer l'économie mercantile, seule possibilité étant donné les conditions locales en 1920 de tirer la production du néant. Par contre, lorsque le prolétariat prendra le pouvoir aux Etats-Unis, il pourra sans doute supprimer l'argent sans grands délais.

La socialisation des forces productives par le capitalisme lui-même y est suffisamment poussée pour qu'on puisse rapidement substituer le mode de production socialiste au mode mercantile et monétaire, et l'appareil productif de ce pays est tellement pléthorique que même des destructions importantes au cours de la guerre civile laisseront subsister suffisamment des forces productives pour qu'on puisse satisfaire les besoins rationalisés de la popula-

tion et éviter le retour de tout l'ordre ancien à la faveur d'une pénurie générale. Cette mesure facilitera en outre la lutte contre le banditisme et les trafics en tout genre où se manifestent le génie du petit-bourgeois, particulièrement en période de crise de la production industrielle.

Car il est certain que les classes moyennes tenteront de se soustraire, aussi bien à l'obligation de travailler, qu'à l'orientation de l'activité productive. Nous avons ici l'expérience de la révolution d'Octobre, tant en ce qui concerne l'attitude pratique de ces catégories, que la théorisation de leur attitude; les mencheviks, soutenus par Kautsky, ont mené campagne contre le travail obligatoire et planifié, pour faire l'apologie du «travail libre». Dans «Terrorisme et communisme», Trotsky leur répond, davantage sur le plan des principes que de la pratique, car en 1920 l'Etat prolétarien n'était guère en mesure d'organiser la production.

Il explique que, après des siècles d'exploitation, le travail apparaît comme une «triste obligation» et que le fin du fin est de s'y soustraire. Cette habitude sociale ne changera que lorsque les conditions du travail elles-mêmes auront complètement changé et que l'activité sera devenue, suivant l'expression de Marx, le premier besoin de l'homme. En attendant, il faut contraindre au travail les divisions rétives. Trotsky rappelle qu'en réalité (quitté l'arbre à pain édenique!), toutes les formes de production ont forcé à travailler, et que si aujourd'hui la contrainte économique et l'habitude suffisent généralement pour que l'ouvrier aille «librement» à l'usine, le capitalisme nuisant a usé de violence ouverte pour l'y obliger: dans l'Angleterre du 16^e siècle, des dizaines de milliers de vagabonds ont été pendus de long des routes pour montrer le droit chemin à leurs frères. (Et si le capitalisme sénile de notre époque n'use plus de tels moyens envers les hippies qui gagnent l'Ouest, par exemple, ce n'est pas parce qu'il s'est humanisé avec l'âge, mais parce que loin de chercher des bras, il ne demande, surtout en Amérique, qu'à se débarrasser des chômeurs aux moindres frais... Aussi longtemps, en tout cas, que ce parasitisme pacifique ne le met pas en danger!).

Allant «librement» au travail, l'ouvrier va aussi «librement» là où le capital a besoin de lui; mû par son libre-arbitre, il se précipite de Brest à Düsseldorf, il franchit clandestinement les frontières, se faisant rouler par les passeurs et canarder par les gardes-frontières, s'exilant «librement» du Portugal ou du Mali à Paris, de Turquie ou de Yougoslavie à Hambourg, attiré ou refoulé selon les fluctuations du marché. Le «travail libre», dit Trotsky, c'est celui qui est soumis au capital et à l'anarchie du marché. Au contraire, abolir l'anarchie de la production capitaliste, organiser «globalement» la production d'après les besoins sociaux, implique qu'on planifie la répartition des producteurs. Pour effacer la différence entre villes et campagnes, c'est-à-dire détruire les villes (cf Engels), il faudra sûrement par exemple, inverser autoritairement le courant actuel d'urbanisation de la population.

D'ailleurs on aurait tort de croire qu'une distribution planifiée et «autoritari-

re» des producteurs signifie qu'une contrainte physique s'exerce sur les travailleurs, loin de là. Dans la révolution, le prolétariat se hausse au niveau de ses tâches historiques, comprend les nécessités de la lutte et des transformations sociales, et y adhère spontanément: dans la révolution, des couches de plus en plus larges du prolétariat suivent son organe de direction historique; le prolétariat se discipline par rapport à son parti. Et les autres classes devront se soumettre à cette discipline, de gré ou de force. Nous pouvons et devons prévoir que plus on s'éloigne du prolétariat industriel, moins cette adhésion et cette discipline seront spontanées ou faciles à obtenir, et que le pouvoir dictatorial devra montrer sa force et sa résolution.

Kautsky raillait les bolcheviks, parce qu'ils commencèrent par écraser et brutaliser les spécialistes techniques et militaires, pour les inviter ensuite à travailler pour les Soviets, leur offrant même des avantages matériels appréciables. Trotsky explique qu'il n'y avait là aucune «inconséquence», et que c'est bien ainsi que l'Etat prolétarien doit traiter les cadres, ingénieurs, savants, et autres représentants des classes moyennes: il faut avant tout leur inspirer une saine terreur afin qu'ils cessent (ou n'osent pas commencer) de s'opposer aux mesures du prolétariat, pour qu'ils renoncent à mettre en avant leurs programmes et à défendre leurs perspectives conservatrices ou contre-révolutionnaires; mais une fois que ces catégories sont politiquement matées, renoncent à une «restauration» et acceptent la domination et la direction du prolétariat, on cherche à les intégrer à la production sociale, en leur accordant, si besoin est, des avantages économiques provisoires, tout en les soumettant au contrôle du parti prolétarien. Car ni le ralliement, ni la neutralité ou l'hostilité de ces catégories ne peuvent pas être considérées comme des données invariables: leur attitude dépend de l'évolution de la situation. C'est d'ailleurs là une des raisons qui rendent parfaitement vaines la recherche d'une limite socio-économique entre prolétariat et classes moyennes.

Mais attention! L'absence d'une limite de ce genre ne veut pas dire qu'il n'y a pas de limite du tout! Kautsky critiquait l'Etat prolétarien fondé sur des soviets qui privaient les bourgeois de tout droit politique. Où donc, ironisait-il, se trouve la limite entre ouvriers et bourgeois, ou ouvriers et petits-bourgeois. Qui a le droit d'être représenté aux soviets et qui n'en a pas le droit? Et de prôner, bien sûr, la démocratie généralisée, les beautés du suffrage universel, établi même, si on y tenait, sur la base des catégories sociales. (C'est ainsi, d'ailleurs, que les *centristes* ont réussi en Allemagne à transformer les Conseils ouvriers en annexes du Parlement). Trotsky lui répond de façon magistrale: il n'y a pas de frontière socio-économique stricte entre les classes, tout le monde le sait; qu'on en infère qu'il n'existe aucune limite entre les classes, et la lutte des classes elle-même devient un non-sens, une impossibilité: nous entrons au royaume des cieus du philistin petit-bourgeois.

Or, cette limite existe; seulement elle est politique. Estompés dans les périodes de paix sociale, elle saute aux yeux dans les périodes de luttes,

lorsque les forces sociales se clivent, s'alignent et s'affrontent. Si le docteur sociologue n'arrive pas à trouver la limite entre le bourgeois et le prolétaire, la révolution communiste la trouve très vite: le prolétariat est pour, la bourgeoisie contre; lui organise son Etat sur la base des soviets, elle en est exclue.

Restent les classes intermédiaires. Eh bien, dit Trotsky, la place qu'elles auront dans l'Etat dépend de leur attitude. Qu'au cours de la révolution leurs couches les plus avancées adhèrent au programme politique et social de la révolution prolétarienne, et elles entrent dans les soviets; mais si dans une phase de repli révolutionnaire, elles se désolidarisent de nous, nous les excluons. Les soviets ne peuvent pas être régis par une «loi constitutionnelle» rigide, car ils sont l'organisation étatique du prolétariat dans une période où tous les rapports sociaux et les catégories sociales se modifient constamment; le «droit» d'y participer ne découle d'aucun critère démocratique ou économique-juridique, mais du seul alignement politique des classes; selon les hauts et les bas de la lutte, la base des soviets peut donc s'élargir, mais parfois se rétrécir.

Ce Trotsky de 1920 opposait très justement aux «informes parlements ouvriers» qu'étaient à l'origine les Soviets, le solide appareil de domination du prolétariat qu'ils purent devenir uniquement grâce à la dictature communiste, du moins tant que le bolchevisme resta vivant. Il ne lui serait, pas plus qu'à nous, venu à l'idée de reconnaître des «droits» à une minorité contre-révolutionnaire! Malheureusement, le triomphe de la contre-révolution lui a fait perdre cette claire vision marxiste; victime de l'illusion constitutionnaliste, il a cru que le respect d'un formalisme démocratique dans les soviets aurait pu freiner ou bloquer la contre-révolution. En 1938, il a rejoint la position kautskyste en réclamant dans le «Programme de transition» une «constitution soviétique», où tous les partis dits «ouvriers» auraient eu le «droit» d'exister et de s'exprimer, où les minorités et oppositions auraient un «statut légal» au sein des Soviets, qui, de la sorte, deviendraient d'honnêtes parlements démocratiques ouvriers.

Nous ne mettons évidemment pas Trotsky dans le même sac que Kautsky! S'il recula politiquement sous la pression de la contre-révolution qui finit par l'assassiner, il a été un des grands dirigeants et porte-parole théoriques de la révolution triomphante. Tandis que Kautsky fut, après avoir celui de la II^e Internationale, le chef de file et le théoricien de la force qui a brisé la révolution de 1918-19 en Allemagne, provoquant la défaite en Russie. Les gens qui, aujourd'hui, se réclament du Trotsky de 1938, du vaincu devenu «trotskyste» feraient bien de lire le Trotsky de 1920 qui écrivit «Terrorisme et Communisme». Celui-là était simplement marxiste. Dans ces pages de feu, exemplaires, il a mis en évidence la pierre de touche de la dictature du prolétariat: le contenu révolutionnaire qui donne leur sens à toutes les actions et organisations de classe. C'est ce contenu, et non de stupides questions institutionnelles, qui distingue la dictature et la terreur rouges de la contre-révolution stalinienne, laquelle a d'ailleurs admirablement joué le jeu démocratique.

Afin d'écraser la vieille garde bolchevique, on fit entrer en foule dans les Soviets et jusque dans le parti de «larges masses» qui, enthousiasmées par les acquis bourgeois de la révolution ou épuisées et démoralisées, étaient d'accord pour liquider les aspects prolétariens; il n'y avait plus qu'à voter.

La révolution procède juste à l'inverse: seules les catégories qui adhèrent pleinement au programme et aux tâches de la révolution forment l'armature de l'Etat dictatorial, sous la direction du Parti. Elles imposent la destruction du capitalisme aux autres classes, neutralisées ou soumises, et qui n'ont droit à une vie politique qui si elles suivent l'avant-garde révolutionnaire.

LES TÂCHES DU PARTI

Nous sommes encore loin d'une situation révolutionnaire; mais notre travail d'aujourd'hui est inséparable de nos tâches de demain, qui découlent de l'alternative capitalisme ou communisme, du duel historique entre la bourgeoisie et le prolétariat. Que telle soit l'alternative historique, la seule de notre ère, n'implique pas que la bourgeoisie et le prolétariat se trouvent seuls aux prises. Mais cela signifie que les autres classes n'ont pas d'objectif propre réalisable, et que par conséquent leur agitation, leurs actions et leurs luttes les plus violentes ne peuvent finalement que confluer avec le combat de l'une des deux classes fondamentales; même si elles croient se battre pour leur propre compte, objectivement leur lutte finit par favoriser l'un ou l'autre des deux protagonistes.

Il est évident que la révolution est un processus complexe, comportant l'explosion de tous les antagonismes sociaux, la mise en mouvement de toutes les classes, sur des positions souvent confuses et fluctuantes. Dans une discussion à propos de l'insurrection irlandaise de 1916, où il prend à partie ceux qui le qualifiaient de «putsch», Lénine insiste sur ce point (Oeuvres, t. 22, p. 381):

«Croire que la révolution sociale soit concevable sans insurrections des petites nations dans les colonies et en Europe, sans explosions révolutionnaires d'une partie de la petite bourgeoisie avec tous ses préjugés, sans mouvement des masses prolétariennes et semi-prolétariennes politiquement inconscientes contre le joug seigneurial, clérical, monarchique, national, etc..., c'est répudier la révolution sociale. C'est s'imaginer qu'une armée prendre position en un lieu donné et dira: "Nous sommes pour le socialisme", et qu'une autre, en un autre lieu, dira: "Nous sommes pour l'impérialisme", et que ce sera alors la révolution sociale! C'est seulement en procédant de ce point de vue pédantesque et ridicule qu'on pouvait qualifier injurieusement de putsch l'insurrection irlandaise.

Quiconque attend une révolution sociale pure" ne vivra jamais assez

longtemps pour la voir. Il n'est qu'un révolutionnaire en paroles qui ne comprend rien à ce qu'est une véritable révolution.

La révolution russe de 1905 a été une révolution démocratique bourgeoise. Elle a consisté en une série de batailles livrées par toutes les classes, groupes et éléments mécontents de la population. Parmi eux, il y avait des masses aux préjugés les plus barbares, luttant pour les objectifs les plus vagues et les plus fantastiques, il y avait des groupuscules qui recevaient de l'argent japonais, il y avait des spéculateurs et des aventuriers, etc. Objectivement, le mouvement des masses ébranlait le tsarisme et frayait la voie à la démocratie, et c'est pourquoi les ouvriers conscients étaient à sa tête.

La révolution socialiste en Europe ne peut pas être autre chose que l'explosion de la lutte de masse des opprimés et mécontents de toute espèce. Des éléments de la petite bourgeoisie et des ouvriers arriérés y participeront inévitablement – sans cette participation, la lutte de masse n'est pas possible, aucune révolution n'est possible – et, tout aussi inévitablement, ils apporteront au mouvement leurs préjugés, leurs fantaisies réactionnaires, leurs faiblesses et leurs erreurs. Mais, objectivement, ils s'attaqueront au capital, et l'avant-garde consciente de la révolution, le prolétariat avancé, qui exprimera cette vérité objective d'une lutte de masse disparate, discordante, bigarrée, à première vue sans unité, pourra l'unir et l'orienter, conquérir le pouvoir, s'emparer des banques, exproprier les trusts haïs de tous (bien que pour des raisons différentes!) et réaliser d'autres mesures dictatoriales dont l'ensemble aura pour résultat le renversement de la bourgeoisie et la victoire du socialisme, laquelle ne "s'épurera" pas d'emblée, tant s'en faut, des scories petites-bourgeoises».

Il insiste tout autant sur le fait que la révolution ne tombe pas subitement d'un ciel serein, mais est l'aboutissement d'une série de batailles de plus en plus violentes, pour des enjeux toujours plus clairs. Rosa Luxemburg déjà, s'était élevé contre ceux qui attendaient soi-disant la bataille pour laquelle il fallait être fin prêt et dénonçaient comme autant de provocations toutes les attaques partielles, forcément repoussées, qui seules pouvaient mener à la révolution. Voici ce que dit Lénine à ce sujet:

«Le malheur des Irlandais est qu'ils se sont insurgés dans un moment inopportun, alors que l'insurrection du prolétariat européen n'était pas encore mûre. Le capitalisme n'est pas harmonieusement agencé au point que les diverses sources d'insurrection du prolétariat puissent fusionner d'elles-mêmes et d'un seul coup, sans échecs et sans défaites. Au contraire, c'est précisément la diversité de temps, de forme et de lieu et des insurrections qui est le plus sûr garant de l'ampleur et de la profondeur du mouvement général; ce n'est que par l'expérience acquise au cours des mouvements révolutionnaires inopportuns, isolés, fragmentaires et

voués de ce fait à l'échec, que les masses acquerront de la pratique, s'instruiront, rassembleront leurs forces, reconnaîtront leurs véritables chefs, les prolétaires socialistes, et prépareront ainsi l'offensive générale, de même que les grèves isolées, les manifestations dans les villes ou de caractère national, les mutineries dans l'armée, les soulèvements paysans, etc., avaient préparé l'assaut général de 1905» (idem).

Mais pour que les différentes insurrections puissent converger, pour que les luttes partielles confluent en un raz de marée général, pour que les batailles menées par toutes les catégories mécontentes puissent être unies et orientées par le prolétariat, et aboutir à la conquête du pouvoir et à l'instauration de la dictature prolétarienne, il y a une condition sine qua non: l'existence d'un mouvement de classe du prolétariat exclusif, puissant et décidé. Alors, et alors seulement, le mécontentement, la misère et les insurrections des classes moyennes peuvent être utiles.

En l'absence d'un tel mouvement, les luttes les plus violentes de ces catégories ne mènent nulle part... dans le meilleur des cas; dans le pire (et le plus fréquent), à un renforcement de la dictature bourgeoise. Car une situation de crise violente de la société ne saurait se prolonger. Si le prolétariat n'arrive pas à la résoudre en s'emparant du pouvoir et en exerçant sa dictature, c'est la bourgeoisie qui le fait. Les classes moyennes retombent alors complètement sous la coupe du grand capital, même et surtout quand elles croient que leur règne est arrivé, et en fournissant les troupes de choc de la contre-révolution (fasciste ou démocratique). 1848 en France a été le premier exemple du genre, reproduit à grande échelle en Europe centrale et en Italie dans les années 1920-1930.

Est-ce à dire que, vue l'absence actuelle d'un mouvement de classe du prolétariat, il faut prêcher le calme et la patience aux classes moyennes? Evidemment non! Mais si, de la part de révolutionnaires, ce serait de l'infantilisme que d'exhorter à la sagesse les catégories petites-bourgeoises aiguillonnées par leur situation, sous prétexte que le prolétariat est «en retard», ces appels au calme et à «l'ordre» (lequel?) sont d'un cynisme infâme lorsqu'ils émanent de ceux-là mêmes qui ont détruit le mouvement de classe prolétarien et s'efforcent méthodiquement d'empêcher sa renaissance: les organisations et partis réformistes.

Plus nocive encore est l'attitude de ceux qui, saisis d'impatience révolutionnaire et déçus par la passivité actuelle du prolétariat, se précipitent sur n'importe quelle lutte, de n'importe qui, pour n'importe quel objectif, prétendant y découvrir une nouvelle voie ou au moins une étape dans l'«escalade» révolutionnaire, et qui, sacrifiant allégrement le programme du prolétariat à l'indiscipline sociale et à l'agitation des classes moyennes, savent eux aussi la reconstitution du mouvement de classe. Escamotant les limites de cette indiscipline, profitant du fait qu'elle s'oppose à l'ordre bourgeois, ils imposent au prolétariat le même programme petit-bourgeois. Des «gauchistes» au PCF,

du PSU aux maoïstes, le contenu comme disait Marx, reste le même; il s'exprime seulement avec plus ou moins de violence.

Le rôle de l'avant-garde du prolétariat dans une situation historique extrêmement défavorable, n'est pas de réprouver la rébellion et les luttes des classes moyennes, mais encore moins de les exalter et de les suivre! Ou de les ignorer. Il est de se servir de ces luttes, des difficultés qu'elles créent à l'Etat bourgeois comme à son opposition, des troubles et des fissures qu'elles provoquent dans l'encadrement idéologique, politique et physique de la société capitaliste, pour y répandre et y faire pénétrer le programme communiste.

Après un demi-siècle de contre-révolution, de liquidation totale des positions de classe par une Internationale et des partis dégénérés conjuguée à 25 ans d'expansion et de prospérité capitalistes, le prolétariat est politiquement absent de la scène historique. S'il recommence sporadiquement à lutter sur ses positions de classe, c'est pour le moment, sur un terrain strictement économique, pour se défendre contre l'extorsion croissante de plus-value, absolue ou relative; mais de cette résistance élémentaire à sa résurrection politique, il y a encore loin. Car le mouvement petit-bourgeois parvient et parviendra encore durant un certain temps à «coiffer» ces luttes rudimentaires pour l'augmentation de salaire et la diminution de la journée de travail avec l'encombrant assemblage de ses objectifs démocratico-réformistes, à marquer de son sceau toutes les luttes politiques.

Il y réussit d'autant mieux que certaines catégories petites-bourgeoises sont parfois touchées avant, et plus durement que les ouvriers, par les secousses du capitalisme, et que, moins solidement «encadrées» que les prolétaires et n'ayant pas à craindre d'être débordées par eux, elles osent se lancer dans la lutte violente.

Cette inversion provisoire des rôles est inévitable et prévisible; elle n'a pas de quoi nous surprendre et nous démoraliser. Nous relevons au contraire l'aspect positif de ces éruptions, perturbatrices et indicatrices de la crise. Mais nous devons critiquer sans relâche les objectifs, l'idéologie et les illusions des mouvements petits-bourgeois, pour leur opposer, non un «économisme» sans issue, mais la politique prolétarienne, le programme communiste.

Il faut d'abord absolument se délimiter de tous les autres, disait Lénine. Pourquoi? Pour arriver à la victoire. Et il ne faut pas le faire à la manière jésuitique des trotskystes, qui croient qu'il suffit de s'être «délimité» une fois pour toutes en son for intérieur pour pouvoir se mélanger impunément avec n'importe qui, en gardant tout juste une autonomie formelle. Encore une fois, cette délimitation porte sur le contenu, et elle doit se faire constamment, dans toutes les actions et tous les jours. C'est seulement ainsi que le prolétariat pourra briser le carcan opportuniste.

Le rôle du Parti, c'est d'aider le prolétariat à s'éduquer à travers ses luttes, à se préparer à la révolution et à s'organiser pour l'accomplissement de ses tâches. Pour cela il doit constamment affirmer l'originalité du prolétariat, de

sa doctrine de l'histoire, de son but historique, de ses voies et moyens de lutte. Il doit constamment avertir le prolétariat, lui annoncer quels problèmes il devra affronter – ils vont de la plus simple grève à la dictature et à la destruction du capitalisme –, les fausses solutions que l'opportunisme tentera de lui imposer, et la façon communiste de les résoudre, à laquelle il sera obligatoirement poussé. C'est parce que et dans la mesure où l'expérience de leurs luttes confirmera ces prévisions et ces mises en garde que les prolétaires se rangeront sur les positions de classe défendues par le Parti, suivront ses directives et s'organiseront autour de lui.

Pour s'élever à la hauteur de sa tâche historique, cette lutte le prolétariat doit la mener avant tout contre l'influence des classes moyennes. Mais elle est aussi le seul moyen de préparer ces classes à la révolution communiste. Si *les communistes dédaignent de cacher leurs buts* (Le Manifeste), s'ils ne cachent rien, s'ils disent la vérité, rien que la vérité, toute la vérité, c'est parce qu'elle est leur meilleure arme.

Aux classes moyennes aussi nous annonçons ce que l'avenir leur réserve, la vanité de leurs aspirations, les mesures que le prolétariat devra prendre, avec ou sans leur agrément. Non que nous cherchions à les «convertir» au communisme, à les «convaincre» de renoncer à leur position, mais parce qu'elles se joindront ou se soumettront d'autant plus facilement au prolétariat que l'expérience leur aura enseigné la sûreté de ses prévisions et la sincérité de ses propos.

Il serait absurde d'espérer un ralliement massif des classes moyennes au communisme; il est criminel d'en faire dépendre la révolution. Nous nous estimerons déjà satisfaits si certaines fractions de ces classes se battent avec nous, si d'autres s'abstiennent de se battre contre nous. Leur grande masse devra subir la révolution sans comprendre; il faudra que la dictature du prolétariat conquière nettement l'avantage sur la bourgeoisie non seulement nationale, mais internationale, pour que leur attitude pratique à sin égard – sinon leur idéologie – change.

Le 27 novembre 1918, à une réunion des militants de Moscou du Parti, Lénine, notant un tel changement d'attitude pratique des classes moyennes à l'égard du bolchevisme, concluait: *«Désormais, bien que la démocratie petite-bourgeoise continue toujours à osciller, ses illusions sont ébranlées. Lorsqu'il nous arrive d'entendre un groupe de démocrates petits-bourgeois qui déclare vouloir être neutre à l'égard du pouvoir des Soviets, nous devons dire: la "neutralité et les relations de bon voisinage, c'est un vieux bric-à-brac qui ne vaut rien du point de vue du communisme. Nous avons toujours envisagé les choses de cette façon et nous n'avons jamais espéré que ces éléments petits-bourgeois deviendraient des communistes. Mais les propositions pratiques, nous devons les examiner. Nous nous réservons le pouvoir d'Etat seulement pour nous. (...). Si vous êtes véritablement d'accord pour vivre dans des*

rapports de bon voisinage avec nous, alors, Messieurs les coopérateurs et les intellectuels, prenez la peine de remplir telle ou telle tâche. Si vous ne le faites pas, vous serez nos ennemis et nous lutterons contre vous. Mais si vous exécutez ces tâches cela sera plus que suffisant pour nous. Notre soutien est solide. Nous n'avons jamais douté de votre manque de fermeté. Mais que nous ayons besoin de vous, nous ne le nions pas (...). Nous édifions le pouvoir avec les éléments que nous a légués le capitalisme. Nous ne pouvons pas édifier le pouvoir si l'héritage de la culture capitaliste n'est pas utilisé. Aujourd'hui, nous pouvons agir à l'égard de la petite-bourgeoisie comme à l'égard d'un bon voisin placé sous le contrôle rigoureux du pouvoir de l'Etat. En cette manière, le prolétariat conscient doit comprendre que dominer ne signifie pas qu'il accomplira lui-même toute cette oeuvre.

Dans une révolution socialiste pure, une révolution prolétarienne moderne, le rapport des forces entre prolétariat et classes moyennes sera infiniment plus favorable au premier que dans la Russie de 1918. Pourtant, comme alors, «entre la bourgeoisie et le prolétariat, il existe[ra] une quantité de degrés intermédiaires» que le prolétariat devra dominer sans s'imaginer «qu'il accomplira lui-même toute l'oeuvre». Mais encore une fois, notre seule chance de les rallier ou de les neutraliser après comme avant la prise du pouvoir sera de leur dire la vérité. Les flatter, encourager leurs illusions à un moment quelconque de la lutte reviendrait à les jeter en définitive dans les bras du grand capital. Aujourd'hui, c'est donc un seul et même travail que de restituer le programme communiste au prolétariat (c'est-à-dire faire ce qui relève de nous pour reconstituer un Parti au sens entier du terme), de préparer le prolétariat à la révolution et d'y préparer les autres classes.

Le Parti prolétarien n'a pas de programme spécial à l'usage des classes moyennes; le programme historique du communisme ne se fractionne pas pour les différentes catégories sociales, il dépasse et supprime toutes les barrières catégorielles. Cette unification de l'humanité, le prolétariat l'annonce aujourd'hui pour pouvoir la réaliser demain.

(1) En mars et avril 1918, Lénine met l'accent sur les tâches de reconstruction de l'économie russe délabrée: «Jusqu'ici, ce qui figurait au premier plan, c'étaient les mesures visant à exproprier les expropriateurs. Aujourd'hui, ce qui se trouve au premier plan, c'est l'organisation du recensement et du contrôle dans les entreprises où les capitalistes sont déjà expropriés, comme aussi dans toutes les autres». Les paroles qu'il prête au révolutionnaire petit-bourgeois attestent que cette définition des tâches immédiates du pouvoir des Soviets paraît à ce dernier manquer par trop de panache et de romantisme «révolutionnaire»!

Introduction à «La fonction historique des classes moyennes et de l'intelligentsia»

Le 23 mars 1925, Amadeo Bordiga tint une conférence dans les locaux de l'Université Prolétarienne à Milan sur le thème du rôle historique des classes moyennes en général, et des intellectuels en particulier.

Il est resté deux textes de cette conférence: le premier, publié dans une brochure de l'*Université Prolétarienne Milanaise* est relativement fourni dans sa première et dans sa dernière partie, mais il ne fait qu'un très bref résumé de la partie consacrée à l'analyse et à la critique du fascisme; le second, paru sur l'*Unità* (quotidien du PC d'Italie) du 24/3/25 est un compte-rendu journalistique, mais il comble cependant **en partie** certaines des lacunes du premier. Etant donné l'intérêt de la question, nous publions les deux textes à la suite.

Cette conférence est une réaffirmation vigoureuse de la théorie marxiste et de sa capacité à interpréter et à analyser y compris des phénomènes sociaux qui, en apparence, se situent en dehors du schéma **fondamental** de l'antagonisme prolétariat-bourgeoisie; elle réfute avec beaucoup d'efficacité la supposée fonction et position politique **autonome** de la petite-bourgeoisie, et particulièrement de la dite «intelligentsia»; elle traite des critères à observer vis-à-vis de couches qui, en partie, peuvent être conquis, même marginalement ou de façon transitoire, à la cause de la révolution prolétarienne et en partie neutralisés, tout en sachant clairement que les intellectuels représentent **dans leur ensemble**, précisément en tant que dépositaires de la «culture», un facteur de conservation de l'ordre établi. Cela n'empêche pas ni le passage individuel de ses transfuges au parti de classe, ni l'utilisation de leur capacité à l'oeuvre de la dictature prolétarienne, en particulier s'il s'agit de techniciens, ou au travail du parti.

Le thème de la conférence ne tombait évidemment pas du ciel; c'était une polémique implicite contre la surévaluation par Gramsci (qui avait été nommé avec ses amis à la tête du parti par l'Internationale pour remplacer la direction de gauche lorsque Bordiga fut arrêté par les fascistes) tant de la «crise des couches moyennes» en Italie (crise – et antagonisme avec le grand capital – qui aurait été le sens profond de la crise provoquée par l'assassinat du député Matteotti), que de leur poids politique et social et de leur capacité d'action propres; et donc contre l'orientation donnée au parti de rapprochement avec l'opposition démocratique, considérée comme étant l'expression des aspirations et du malaise de la petite-bourgeoisie, notamment des paysans; surévaluation et position qui constituaient un **premier** pas sur le terrain glissant du démocratism.

L'accent est donc mis ici surtout sur les aspects négatifs et contre-révolutionnaires de forces que malheureusement Gramsci s'imaginait pouvoir mobiliser pour une «révolution italienne» dirigée par le prolétariat, en agitant à leur intention des mots d'ordre chers aux sentiments «nationaux» et «démocratiques» des couches moyennes, et, pire encore, en les reprenant à son compte – sur la base entre autres du concept typiquement gramsciste selon lequel le prolétariat était appelé à «créer par ses moyens un Etat capable aussi de satisfaire aux exigences nationales unitaires de la société italienne» (rapport au Comité Central du 25/8/24) dans la mesure où il est «le seul capable de matérialiser un régime démocratique». Ailleurs dans le même rapport Gramsci parlait de la tâche essentielle, réservée au parti avec l'appui des paysans, etc., de «réaliser une transformation moléculaire de l'Etat démocratique»...

Mais cet angle de vue particulier ne change rien à la substance de l'exposé qui se situe rigoureusement dans la perspective marxiste, sans aucune concession ni à des «illusions», ni à des déviations soi-disant «tactiques».

Le lecteur doit tenir compte que ces textes ne furent pas revus par le conférencier et que leur caractère particulier (sténographique pour l'un et journalistique pour l'autre) expliquent les défauts et des insuffisances qu'on y constate; sur la question du fascisme, nous renvoyons le lecteur à nos publications, en particulier à la brochure «Communisme et Fascisme», Textes du PCI n°1, qui contient les rapports de Bordiga à l'Internationale sur ce thème.

Malgré ces limites nous avons jugé utile de les publier dans le cadre de cette brochure dédiée à la question des «classes moyennes», non par souci historiographique, mais parce que les problèmes affrontés alors avec lucidité par notre courant de l'attitude à avoir par rapport à ces couches, qu'il s'agisse de les conquérir en partie, d'assurer leur «neutralité» ou de les combattre, se reposeront à coup sûr demain.

*

Il faut ajouter que cette conférence fut l'occasion d'une démonstration de la force de la Gauche dans les sections du parti de Milan et de la région (Lombardie); de nombreux cortèges de militants et de groupes syndicaux du parti participèrent à une «parade en l'honneur de Bordiga» (c'est ainsi que les dirigeants du parti caractérisèrent dans leur rapport à l'Internationale, la «bruyante manifestation» précédant la conférence et le rassemblement des militants du parti dans la soirée qui la suivit) (1). Alarmée, la direction gramsciste réagit immédiatement en prenant des mesures bureaucratiques disciplinaires: dissolution des instances dirigeantes de la section milanaise et de la Fédération lombarde, et dans les semaines suivantes, intensification de la lutte fractionnelle dans le parti contre la Gauche.

(1) Cf. «La Sinistra Comunista e il Comitato d'Intesa (1925)» Ed. Quaderni Internazionalisti, Turin 1996.

La Conférence du camarade Bordiga à l'«Université» Prolétarienne

(L'Unità, 24 mars 1925)

Dimanche dernier à 15 heures le camarade Bordiga a tenu au Château Sforzesco pour le compte de l'Université prolétarienne la conférence prévue sur «La fonction historique des classes moyennes et de l'intelligentsia». Plus de 3000 personnes se pressaient dans le salon souterrain du château et dans l'entrée. A peine l'orateur parût à la tribune qu'éclatèrent des applaudissements nourris qui se prolongèrent pendant plusieurs minutes; une jeune ouvrière offrit à l'orateur un bouquet d'oeillets rouges et cela fut le signal de nouveaux applaudissements et de nouvelles démonstrations de sympathie.

LA DOCTRINE DE LA LUTTE DE CLASSE ET LES CLASSES MOYENNES

«C'est à tort qu'on nous accuse – dit en commençant le camarade Bordiga – de vouloir schématiser toutes les forces sociales en deux classes nettement distinctes: bourgeoisie et prolétariat. Les communistes, parce qu'ils sont révolutionnaires, ne font jamais abstraction des contradictions réelles. C'est pour cela qu'ils ne négligent ni ne pourront négliger ces couches moyennes qui s'interposent entre les deux classes». Pour la commodité de l'exposé, l'orateur décompose schématiquement les couches moyennes en couches moyennes urbaines et rurales; Les premières se subdivisent en artisans, commerçants et intellectuels; les secondes en petits propriétaires, petits fermiers, etc. Les petits entrepreneurs, les commerçants, les artisans sont destinés par le régime capitaliste lui-même à être absorbés et donc poussés vers le prolétariat: ils auraient donc les mêmes intérêts prolétariens, mais leur psychologie petite-bourgeoise particulière les incite à espérer pouvoir petit à petit se hisser jusqu'à l'Olympe capitaliste. «Nous ne pourrions jamais espérer attirer à nous ces éléments – dit l'orateur – sinon dans la toute petite mesure où ils auront déjà été prolétariés».

A propos des intellectuels, qui dans une certaine mesure pourraient comprendre aussi les couches d'employés, de techniciens, de professions libérales, l'orateur distingue leur double fonction: la première est celle de gardes-blancs du capital, de gardes-chiourme des ouvriers, en tant que co-intéressés à un régime de privilèges par rapport au prolétariat; la deuxième strictement technique affluera vers le prolétariat révolutionnaire qui ne pourra le repous-

ser quand il aura renoncé à sa première fonction.

Pour les classes moyennes rurales, l'évolution capitaliste est beaucoup plus lente, car les bourgeois préfèrent investir leurs capitaux dans les entreprises industrielles qui offrent un rendement plus immédiat que celui qu'on peut tirer des entreprises agricoles. Mais il faut avoir présentes à l'esprit les conclusions révolutionnaires auxquelles sont arrivés l'Internationale Communiste et Lénine, au lieu des conclusions réformistes qui faisaient dépendre la révolution de l'industrialisation préalable de l'agriculture. Entre le prolétariat urbain et les travailleurs de la terre il devra y avoir une alliance par laquelle les paysans pauvres verront leur sort lié à la victoire de la révolution et aideront les ouvriers, parce que ces derniers les émanciperont de l'esclavage des grands propriétaires: tout ceci à condition toutefois que les paysans reconnaissent les ouvriers comme guide révolutionnaire et acceptent la dictature du prolétariat.

IDÉOLOGIE ET PROGRAMME DES CLASSES MOYENNES

«Anticipant les conclusions auxquelles nous arriverons plus loin – continue Bordiga – nous dirons que nous nions sans hésiter que les classes moyennes fassent preuve d'une quelconque originalité idéologique et programmatique: elles sont une masse de manoeuvre pour la grande bourgeoisie industrielle, agraire et bancaire, à mobiliser dans un sens ou dans l'autre selon les situations, pour comprimer le prolétariat. C'est pourquoi elles sont privées de toute fonction autonome, de tout contenu programmatique spécifique, parce qu'elles n'ont pas de contenu économique autonome.»

Les classes moyennes qui se sont manifestées dans la vie politique avec une grande hardiesse, ont affirmé qu'elles avaient cette autonomie, et elles ont offert une soi-disant solution au problème social. Dans l'immédiat après-guerre leur hardiesse s'est accrue: ceux qui revenaient des tranchées semblaient être revenus avec tout un nouveau bagage idéologique au nom duquel ils prétendaient pouvoir prendre la direction des affaires publiques. Quelles terribles désillusions ont suivi, à quels renoncements à ces prétentions avons-nous assisté, il est trop facile de le démontrer. Nous pourrions nous demander, puisque le programme des classes moyennes nous intéresse, si elles manquent complètement de toute fonction autonome. Ce problème intéresse les communistes pour une prise de position théorique ou pour définir la ligne tactique à suivre envers elles. Au cas où elles représenteraient une solution de droite ou une aggravation réactionnaire de la politique bourgeoise, il nous faudrait les combattre sans hésiter; mais si au contraire elles pouvaient représenter une solution avantageuse pour le

prolétariat, alors se poserait le problème d'un éventuel soutien à leur action. Mais nous nions absolument que cette dernière éventualité soit possible; toute alternative soi-disant de gauche que les classes moyennes peuvent imaginer sont toujours et dans tous les cas un piège pour détourner le prolétariat de la lutte de classe, en jetant des ponts entre les diverses couches sociales avec pour résultat d'asservir le prolétariat à la classe dominante. Et cela, que les classes moyennes se présentent sous l'habit fasciste ou sous l'habit social-démocrate.

Le premier type, fasciste, par sa constitution même tire ses origines du mouvement interventionniste qui revendiquait la liberté démocratique contre l'impérialisme teuton; il tirait son idéologie de la défense du système parlementaire et des libertés constitutionnelles, empruntant même au socialisme toutes les parties les plus vides ou les plus fausses de ce dernier: le syndicalisme. Ce type s'est affirmé dans l'après-guerre avec la même phraséologie dont se sont toujours servi les milieux démocrates, avant de laisser tomber le masque et de se révéler comme mercenaire de la bourgeoisie, négrier, agent du capitalisme».

LA FONCTION DE LA VIOLENCE

A ce moment l'orateur se lance dans une vive polémique contre ceux qui, sans aucun doute avec la plus mauvaise foi, ont prétendu trouver une analogie de méthode entre les communistes et les fascistes.

«Notre violence, dit Bordiga, est féconde dans le sens du cours de l'histoire qui tend à libérer le prolétariat du régime esclavagiste auquel il est soumis, à l'aider dans l'effort pour sa libération, à renverser le système capitaliste inévitablement destiné à disparaître en raison des contradictions dans lesquelles il se débat; notre violence arrachera et extirpera toutes les mauvaises herbes de l'opportunisme et de l'exploitation; la violence fasciste au contraire est une violence qui cherche à faire obstacle au cours fatal des événements vers la victoire inévitable de la classe travailleuse; c'est une violence stérile, inféconde, contre-nature. La violence fasciste cherche à imposer, dans les limites de la concurrence individuelle, la tendance à la concentration de la production, à réduire par la force les lois économiques à des critères volontaristes absurdes. La violence fasciste enfin, est celle mensongère de tous les régimes constitués, dans la mesure où tout pouvoir est inévitablement une manifestation de violence».

Tandis que le camarade Bordiga, avec une évidence sculpturale et une grande chaleur de conviction, réfute les prétendues affinités entre fascistes et communistes, l'auditoire, transporté par la force de l'argumentation comme par l'impétuosité oratoire avec laquelle parle notre camarade, s'abandonne à de fréquents et prolongés applaudissements.

LE TYPE OPPOSITIONNEL

Le type social-démocrate, continue-t-il, “le type oppositionnel” tire ses origines des mêmes couches d’où est né le fascisme; alors que le premier revendique en principe la défense des principes démocratiques, le second n’a pas eu d’hésitation, quand il s’est agi de bloquer la menace prolétarienne, à recourir aux mêmes méthodes fascistes, rendant plus complète l’identité de fonction entre les deux types, et en n’en fournissant en même temps la démonstration. Les exemples de férocité antiprolétarienne des sociaux-démocrates de tous les pays sont trop connus pour ne pas voir les aspects véritables et la véritable nature de la social-démocratie, même si elle use du langage démocratique et antifasciste pour réussir plus efficacement à enchaîner les larges masses aux intérêts des patrons.

LE PARTI RÉVOLUTIONNAIRE ET LES CLASSES MOYENNES

L’idéologie petite-bourgeoise des classes moyennes réussit parfois à pénétrer des parties plus ou moins grandes du prolétariat en semant l’illusion qu’il soit possible de résoudre le problème fondamental de la lutte des classes, à savoir la prise du pouvoir politique, par des solutions et des compromis en dehors de la seule voie, la voie du renversement révolutionnaire du pouvoir bourgeois. Il existe cependant un parti qui assume l’expérience et la volonté révolutionnaire des masses: ce parti réussira à neutraliser ces infiltrations idéologiques et à conduire le prolétariat à la victoire. Ce parti ne se fait aucune illusion sur la possibilité d’entraîner sur notre terrain de lutte les couches moyennes, sinon pour une petite part: les commerçants et les petits exploitants, même s’ils sont poussés par les tendances monopolisatrices du capitalisme vers le prolétariat, ne feront jamais cause commune avec nous, à de rares exceptions près. Les intellectuels viendront à nous dans une mesure beaucoup plus grande: beaucoup d’entre eux renonceront à la fonction odieuse contre le prolétariat que la bourgeoisie leur assigne. Ils se convaincront du mensonge selon lequel les couches intellectuelles sont les auteurs et les développeurs de systèmes, et se rendront compte que c’est le contraire qui est vrai: la culture est elle-même le produit de formations économiques nouvelles, ou, selon un paradoxe marxiste, qu’elle est le résultat de l’élaboration des incultes, des ignorants, de ceux qui travaillent sans trêve à la création d’un nouvel ordre économique. Nous utiliserons les intellectuels dans la mesure où ils deviendront co-participants à la production, où ils collaboreront au flanc du prolétariat pour la consolidation du régime socialiste. En ce qui concerne les couches campagnardes, les paysans pauvres seront avec nous tout de suite après la révolution; pour les fermiers, les propriétaires, nous réussirons à les gagner au bout de quelques

générations, c’est-à-dire après l’industrialisation de l’agriculture.

Telle sera la tactique du Parti Communiste, c’est-à-dire du parti révolutionnaire, par rapport aux classes moyennes.

LA CIBLE VÉRITABLE: LE CAPITALISME

Nous démasquerons les tentatives de mobiliser des secteurs du prolétariat avec les couches moyennes, au service des intérêts capitalistes; trop commode a été jusqu’ici la «théorie de la cible» ou trop d’expériences douloureuses ont été faites pour que nous puissions encore nous faire induire en erreur. En Italie on nous a longtemps indiqué le curé comme l’ennemi capital à combattre, tout le monde était mobilisé contre lui, ce qui détournait l’attention de l’ennemi véritable; plus tard on nous a fait croire que l’ennemi était l’absolutisme des Empires Centraux et on a ainsi réussi à envoyer au massacre des millions d’hommes; aujourd’hui encore on prétend nous faire croire que les seuls ennemis sont les mercenaires en chemise noire, les fascistes, pour tenter ainsi de détourner l’attention du prolétariat de ce qui devrait être son véritable ennemi: le capitalisme.

Nous ne permettrons jamais que le prolétariat oublie l’expérience de toutes les luttes passées, qu’il se perde une fois encore en vaines logomachies, et qu’il passe des menaces et des répressions fascistes aux séductions et aux pièges social-démocrates. Nous dirigerons le prolétariat dans une lutte ouverte contre son seul et véritable ennemi. Quant aux partis qui sont l’expression de cette idéologie des classes moyennes, aucun compromis, aucun point de contact avec nous sinon pour les combattre à fond. Envers les classes moyennes nous suivrons notre politique pour les amener à comprendre que leur mentalité antiprolétarienne est en opposition avec leurs propres intérêts ultimes, mais avec les partis qui expriment la fonction la plus basse et la plus insidieuse d’objectifs grossièrement contre-révolutionnaires, il ne pourra y avoir que de féroces batailles.

Le Parti Communiste ne repoussera pas les éléments des classes moyennes et de l’intelligentsia qui désertent leur classe; la bourgeoisie elle-même s’est servi à son époque des déserteurs de l’aristocratie, y compris parce que comme parti contenant en soi toute la société future, elles ne pouvaient se limiter à défendre de façon quasi corporatiste ou labouriste des intérêts étroitement particuliers. Mais elle savait que beaucoup de ces éléments étaient condamnés à s’éloigner à nouveau; elle devait cependant tendre à réaliser la synthèse de toutes les énergies productrices et en même temps à être l’instrument unique et inflexible de la lutte de classe. Sa position étant ainsi déterminée, le Parti Communiste accomplira sa tâche en dirigeant le prolétariat contre toutes les autres forces sociales qui inévitablement s’aligneront contre lui au moment de la lutte finale, et il le conduira à la victoire.

Amadeo Bordiga
Conférence du 21 mars 1925

La fonction historique des classes moyennes et de l'Intelligentsia

Un problème qui ne pouvait pas ne pas intéresser au plus haut point ceux qui suivent la doctrine et la pratique de la lutte de classe, est celui de l'attitude et de la fonction historique des classes intermédiaires. Une objection courante contre l'idée socialiste dont nous sommes les partisans, est que nous réduirions tout le mouvement de l'histoire au heurt des deux seules classes où nous prétendrions ranger jusqu'au dernier tous les individus qui composent le corps social.

En réalité notre conception n'est pas aussi simpliste; démontrer que peuvent exister d'autres groupes sociaux en dehors des groupes fondamentaux que nous considérons: «bourgeoisie capitaliste» et «prolétariat salarié», ne constitue pas une objection à l'ensemble de notre doctrine et de nos orientations.

Le problème est bien différent: il s'agit de voir quel est l'affrontement qui définit le passage historique qui se prépare devant nous; il s'agit de voir si à l'époque actuelle doit succéder l'époque de la domination de la classe prolétarienne, ou si nous sommes séparés de ce résultat par l'avènement à la direction de la chose publique d'autres couches intermédiaires qui peuvent se délimiter dans la situation actuelle.

Nous ne nions donc pas l'existence d'autres regroupements: nous voulons seulement discuter de leur nature et de leur fonction. Les classes intermédiaires peuvent représenter d'une certaine façon l'ultime élément d'une époque qui nous sépare de l'époque prolétarienne.

Quelle est la fonction de ces classes intermédiaires? Je n'ai pas besoin ici de citer nos textes fondamentaux pour démontrer que la doctrine et l'analyse marxistes sont pessimistes par rapport à l'attitude de ces classes sociales et qu'elles les considèrent davantage comme des alliés potentiels de la réaction et de la conservation bourgeoises que comme des alliés des avant-gardes prolétariennes. Leçon qui nous vient des origines, à partir du «Manifeste des Communistes».

Cette thèse n'est cependant pas évidente à travers toutes les vicissitu-

des des écoles politiques qui se sont succédées au point qu'aujourd'hui tous les problèmes tournent autour de la question: que faut-il faire de ces classes intermédiaires qui se trouvent entre nous et les classes ouvertement ennemies?

L'examen des positions des classes intermédiaires remplace pour cette raison au schéma simpliste de l'existence de deux seules classes – «bourgeoisie» et «prolétariat» – un schéma correspondant un peu mieux à la situation sociale effective des pays les plus importants qui nous intéressent.

Pour ce qui est de la classe dominante, nous ne l'identifions pas seulement dans la grande bourgeoisie industrielle et bancaire ou commerçante; il nous faut considérer avec elle, alliée à elle, sa vieille ennemie, une classe très importante qui se délimite nettement sur le terrain économique: la classe des grands propriétaires fonciers. Représentant les restes de la classe dominante qui a précédé la bourgeoisie capitaliste et qui a été battue par cette dernière sans pouvoir conserver aucun espoir de reconquérir les positions perdues, cette classe survit dans ces résidus qui, ayant définitivement abandonné l'illusion de restaurer les formes de domination qui lui étaient propres, se considèrent aujourd'hui comme des alliés de la bourgeoisie capitaliste dans la défense commune des institutions présentes.

LES CLASSES INTERMÉDIAIRES

Entre ces deux classes et notre classe – la classe du prolétariat salarié et sans-réserves – se trouvent les classes intermédiaires que nous pouvons tout de suite diviser en deux catégories pour avoir suffisamment de clarté: les classes moyennes urbaines et les classes moyennes agraires.

Dans les classes moyennes urbaines nous trouvons les résidus de l'artisanat, les petits artisans, les petits producteurs des mêmes marchandises qui sont produites dans la grande industrie, les petits commerçants et les petits exploitants; et nous avons enfin dans les villes un autre couche sociale parmi celles que nous considérons: la couche qu'on appelle l'«intelligentsia», c'est-à-dire la couche de ceux qui possèdent une certaine culture et qui ont un rôle très important dans le monde de la production.

Si nous passons aux classes agraires, nous nous trouvons face à un problème plus complexe; mais nous pouvons retenir en substance que dans les campagnes, aux côtés de la classe des grands propriétaires, aux côtés d'une autre classe véritablement bourgeoise capitaliste agraire qui représente à la campagne la classe dominante des couches urbaines, nous avons le propriétaire moyen, le petit propriétaire, le petit métayer jusqu'à arriver à cette catégorie de travailleurs de la terre qui est parfaitement identique ou presque au prolétariat urbain: celui des journaliers et des salariés agricoles.

Après avoir tracé ce schéma des classes, examinons d'un peu plus près ce qui est, selon le point de vue de notre théorie sociale, le destin réservé à

ces classes dans le cours de l'évolution. Nous ne pouvons abandonner ici le thème particulier que nous nous sommes donné pour arriver à la recherche des faits qui confirment notre vision générale du devenir du capitalisme, sur sa concentration, sur l'aggravation du contraste entre les classes, sur la nécessité que ces contrastes aient une solution révolutionnaire. La tendance à la concentration dans la grande industrie devient ces derniers temps toujours plus évidente à travers l'approfondissement de la crise intrinsèque de la production moderne. Eh bien, quelle place prennent ces couches intermédiaires dans ce devenir?

Elles ne prennent pas toutes la même place; il existe des situations extrêmement diverses. Pour ce qui regarde les petits artisans et les petits producteurs des villes, nous pouvons dire sans hésiter que du point de vue marxiste, ces catégories sont destinées à disparaître. Nous avons face à nous la tendance clairement visible à la grande entreprise productive industrielle, destinée à faire disparaître les restes de la petite entreprise industrielle; et nous avons même la tendance moins rapide, moins avancée mais tout aussi évidente des grandes entreprises commerciales à absorber le fractionnement des échanges et la circulation des produits.

Par conséquent nous devons affirmer que la société capitaliste d'aujourd'hui nous a déjà offert un cadre de développement suffisant pour que face à l'avènement du prolétariat, nous devons déclarer que ces couches intermédiaires sont destinées à disparaître, à n'avoir aucune part à la société de demain, qu'il s'agisse d'une société capitaliste plus développée ou de l'héritage immédiat par le prolétariat de l'administration économique de l'humanité.

Nous verrons quelles conclusions sur le plan des rapports entre le prolétariat et ces couches nous devons tirer de la prévision qu'elles sont destinées à être éliminées, absorbées par le régime capitaliste et donc poussées vers le prolétariat.

LES INTELLECTUELS

Passant aux intellectuels, nous pouvons évidemment arriver à de semblables conclusions. Et ici nous devons écarter une autre objection à la conception socialiste: l'antithèse entre l'activité manuelle et l'activité intellectuelle qui s'entrecroisent et se complètent dans la production; la valorisation de la première par rapport à la deuxième; l'exaltation du travail matériel et mécanique par rapport à l'autre.

Si nous repoussons cette affirmation nous ne pouvons pas aller jusqu'à identifier purement et simplement la situation des travailleurs intellectuels avec celle des travailleurs de la grande industrie et des grandes entreprises. Pour une part ils remplissent une fonction nécessaire, très utile, qui devra être mieux appréciée dans une future organisation potentialisant les forces produc-

tives. Pour cette partie de classe, indiscutablement, les intellectuels devront s'identifier avec le prolétariat dans la nouvelle organisation socialiste de la production où l'importance du travail manuel sera reconnue sur le même pied que celle du travail intellectuel qui se fondra toujours davantage dans la grande harmonie de l'activité humaine.

Mais ceci n'empêche pas que la classe de l'intelligentsia, surtout dans certaines de ses couches, a des intérêts qui, graduellement, s'identifient avec ceux de la classe dominante. Si nous faisons un examen de ces diverses couches, nous rencontrons d'abord des intellectuels qui sont encore de purs travailleurs, même s'ils sont mieux payés; en continuant nous en rencontrons qui reçoivent une part des profits du capital; leur fonction n'est plus seulement d'apport, d'effort productif, mais ils jouent un rôle de gardien du capitalisme, de surveillance du prolétariat afin d'éviter que dans son mouvement il ne brise les chaînes du système capitaliste bourgeois. Cette fonction doit être combattue par le prolétariat qui constatant le rôle fondamental de ces intellectuels comme défenseurs du capitalisme, devra les traiter comme les alliés de l'adversaire.

La classe des intellectuels, dans sa fonction étroitement technique, n'est pas destinée à disparaître, mais à se fondre dans les rangs du prolétariat finalement émancipé et qui, dans la nouvelle organisation de la vie économique et intellectuelle, verra l'effort productif organisé de façon toujours plus harmonieuse.

Ce n'est pas seulement sa deuxième fonction de garde blanche du capitalisme qui sépare de nous la large couche des intellectuels; c'est aussi l'influence idéologique fondamentale qu'exerce sur elle la société bourgeoise. Cette classe a l'illusion d'être une avant-garde, de détenir les clés qui ouvrent les chemins vers l'avenir.

Rien n'est plus faux! Précisément en tant que marxistes, parce que nous avons fait la critique radicale de la conception démocratique évolutionniste progressive, nous nions que l'évolution de l'humanité se présente d'abord comme un fait intellectuel et donc comme fait économique. C'est tout le contraire. La culture d'une époque, ses conceptions idéologiques, ne sont que le reflet des conditions matérielles dans laquelle a lieu et se développe la lutte de classe. La théorie la plus avancée s'est formée non par ceux qui ont pu accéder à la culture supérieure des classes dominantes, mais dans la classe sacrifiée, dans la classe opprimée. Et nous arrivons là à ce paradoxe historique que j'aime répéter: la théorie et la culture de demain se trouvent chez les ignorants et non pas chez les savants.

Par conséquent nous devons lutter contre cette classe des intellectuels et des semi-intellectuels, car c'est la classe qui a été la plus façonnée par toute l'organisations culturelle de la société actuelle qui est une organisation de conservation, une organisation de contre-révolution. Nous ne devons pas non plus tomber dans l'erreur de croire que la classe intellectuelle des

experts, des techniciens, soit portée par sa supériorité intellectuelle à venir spontanément vers nous, vers le prolétariat. Mais nous devons considérer que la révolution prolétarienne, bien consciente de la nécessité de la collaboration avec les experts, avec les techniciens de la production et de la science, devra se rendre compte de cette difficulté qui devint d'autant plus tragique que ces groupes sociaux s'imaginent être une avant-garde, croient accomplir une fonction autonome alors qu'au contraire dans la société bourgeoise ils ont des boulets aux pieds.

LES CLASSES MOYENNES DE LA CAMPAGNE

Disons maintenant quelques mots des classes moyennes de la campagne. Ici nous allons arriver à des conclusions quelque peu différentes de celles concernant les petits artisans, etc. Au stade actuel de l'histoire sociale, nous ne pouvons donner à la petite entreprise agricole la même condamnation, dans le sens historique, que nous avons prononcée par rapport à la petite entreprise industrielle et commerciale.

Dans un sens technique général nous sommes de l'opinion que le développement devra s'accomplir dans l'agriculture de la même façon que dans l'industrie: c'est-à-dire concentration de l'activité productive, division et spécialisation du travail; prévalence de la grande activité productive sur l'entreprise individuelle.

Il est indéniable que le processus de concentration de la production, de la spécialisation dans les fonctions productives, est beaucoup plus avancé dans l'industrie que dans l'agriculture. C'est un fait évident. Les révolutionnaires ne doivent pas refuser d'admettre les données de la réalité; au contraire nous reconnaissons ce fait dans toute sa dimension pour nous garder de la conception contre-révolutionnaire à laquelle pourrait nous conduire la conclusion réformiste qui fait dépendre la révolution d'une industrialisation préalable de l'agriculture. Ce processus n'est pas encore advenu. Nous concédons au capitalisme industrie bourgeois qu'il n'a pas su pénétrer de ses conceptions supérieures d'organisation concentrée toute cette production agricole parce que, selon la conception fautive du réformisme, c'est alors seulement que le socialisme serait possible (1).

L'histoire révolutionnaire contemporaine a donné une solution bien différente au problème. Il est très vrai que dans les conditions que nous traversons actuellement, il serait impensable de confier à une gestion collective tout le mécanisme industriel et tout le mécanisme de l'agriculture; mais nous concluons aussi que le prolétariat possède déjà dans la situation actuelle des prémisses pour prendre le pouvoir et commencer l'organisation d'un nouveau type de société économique.

La petite entreprise agricole est destinée à survivre pour une certaine

période à cet épisode historique, dans la mesure où le système capitaliste n'est pas parvenu à pénétrer dans les campagnes de la même façon qu'il l'a fait dans l'industrie et dans le commerce. Nous ne pouvons pas simplement affirmer que nous sommes pour la «socialisation»: **nous sommes pour la grande entreprise**, dans la mesure où elle est le produit d'une technique qui a permis de réaliser un nouveau type de travail. Dans la grande entreprise industrielle, chaque groupe d'ouvriers est assigné à une tâche particulière, et à travers cette organisation collective, on obtient des avantages immenses en précision et rapidité.

Dans l'agriculture cela n'existe que dans quelques grandes entreprises spéciales, qui sont déjà mûres pour une gestion socialisée; mais dans toutes les autres, y compris dans des grandes propriétés, vastes du point de vue territorial et juridique, il n'existe pas encore en réalité les conditions qui permettraient la gestion collective et l'exploitation intensive comme cela se passe dans l'industrie. Le latifundium n'est pas la grande entreprise agricole; du point de vue économique le latifundium est encore un ensemble de petites entreprises personnelles et familiales parfaitement autonomes et tout à fait immatures pour une gestion collective.

LA CLASSE DES PETITS PAYSANS VA PERSISTER

Et donc si, éclairés par le génie de Lénine et de l'Internationale Communiste, nous posons dans ces termes le problème des classes moyennes rurales, il nous faut reconnaître que dans de nombreux pays, importants du point de vue du développement historique et social, la classe des petits paysans a encore un avenir devant elle; c'est-à-dire qu'elle survivra pendant un certain temps à la révolution, avant de se fondre complètement avec le prolétariat des villes. Car face à la survivance du latifundium féodal et des formes d'exploitation qu'il inflige aux paysans, ce sera un progrès d'attribuer dans un premier temps aux familles individuelles tout le produit qu'elles cultivent, sans effectuer d'autre morcellement que celui inscrit dans les registres du cadastre, et qui existe déjà en réalité du point de vue économique.

En bref nous en venons à dire que n'existent pas encore parmi les classes moyennes rurales les prémisses pour passer demain immédiatement à une socialisation, sans une période de transformation. Nous devons initier une nouvelle phase dans le système industriel agricole actuel. Une lutte est nécessaire pour cela, parce qu'il est nécessaire de libérer des systèmes antiques le paysan qui travaille sa terre, il faut l'encourager à lutter pour se libérer des conditions de servitude dans laquelle le tient la classe capitaliste bourgeoise dans ses mille formes.

Nous avons donc un élément de lutte de classe qui dans les faits n'est

pas parallèle du point de vue historique à celui du prolétariat urbain; mais nous avons une situation de classe qui peut être utilisée pour aider au développement de la révolution prolétarienne. Par conséquent nous devons affirmer que la classe des petits producteurs, des petits fermiers agricoles n'est pas destinée à disparaître au même moment historique et avec la même rapidité que le petit artisan et le petit commerçant.

Mais si nous envisageons pour un moment l'hypothèse d'une phase supplémentaire de domination de la bourgeoisie industrielle capitaliste, pouvons-nous penser, en admettant qu'elle ait surmonté la crise actuelle, à ce rapide développement de l'agriculture, à cette orientation des grands capitaux vers la campagne? Il n'est pas possible de croire que le problème de la modernisation de l'agriculture puisse faire des progrès rapides au cours d'une phase ultérieure de domination capitaliste. Et cela pour une raison très simple: pour développer, pour moderniser l'agriculture, il faudrait des investissements énormes en capitaux qui ne pourraient déboucher sur des profits qu'au bout de très longues années, au bout de plusieurs générations. Seul un intérêt supérieur et social pourra orienter vers la campagne les énormes capitaux nécessaires à amener l'agriculture au niveau de développement où est déjà arrivé l'industrie.

Pour la société actuelle ce système d'investissement de capitaux serait trop lent, et trop lointain serait le profit; les bourgeois préfèrent investir leurs capitaux dans l'industrie, qui offre un rendement plus élevé et surtout immédiat. Car le capitalisme moderne se caractérise par une course toujours plus violente au profit toujours plus rapide ou immédiat, largement préféré à la lente entreprise de réorganisation de la production.

Même si nous voulions, par malheur, concéder à la bourgeoisie encore une longue période d'existence, nous ne pourrions nous attendre à ce qu'elle réussisse à dépasser ce point mort; seul un régime prolétarien, un régime d'administration au nom de l'intérêt collectif qui tire l'énergie productive du consensus mutuel pour la consacrer au développement de la grande production agricole, de la production technique, pourra résoudre ce problème.

Si seul le régime prolétarien pourra affronter le problème, il ne pourra cependant pas le résoudre du jour au lendemain, et peut-être même pas en l'espace d'une génération parce que, même dans la meilleure des hypothèses, nous ne pouvons pas espérer hériter de la bourgeoisie capitaliste un mécanisme de production industrielle si parfait et puissant qu'il nous permette d'investir immédiatement le surplus d'énergie dans l'agriculture. Non. Parce que la bourgeoisie a créé un vide énorme de richesses, parce que, y compris dans la meilleure des hypothèses il sera nécessaire de mener une lutte pour lui arracher le pouvoir, lutte qui ne pourra pas ne pas paralyser l'appareil économique existant. Surmonter la crise ou la paralysie sera déjà un problème difficile.

Nous devons nous attendre à une période où après la conquête du pouvoir, après la prise en main de la grande économie industrielle et commerciale, existera encore sur une échelle étendue la petite entreprise et la petite propriété familiale libérée par la révolution de l'exploitation latifundiaire féodale avec laquelle devra coexister le prolétariat révolutionnaire devenu maître du système économique et financier; un régime nouveau qui ne sera pas d'égale importance, de parallélisme complet, qui ne signifiera pas hisser le paysan à la hauteur du prolétariat industriel qui aura effectué l'effort suprême d'avant-garde révolutionnaire.

Cela signifie envisager courageusement une formule de résolution du problème social qui doit se poser à la révolution comme un problème d'aujourd'hui, de demain, non comme un problème à mettre de côté. Nous devons considérer sérieusement la classe dont la vie historique n'est pas terminée: celle du petit propriétaire paysan qui subsistera encore au lendemain de la révolution prolétarienne, qui constituera encore dans le cadre de la production un facteur qu'il n'est pas possible d'ignorer.

NÉGATION DE TOUTE AUTONOMIE D'ACTION AUX CLASSES MOYENNES

Après avoir vu quel peut être l'avenir réservé aux classes moyennes, venons-en à examiner quelles conséquences peut-on découvrir sur le terrain de la lutte pour les idéologies sociales ou politiques sur la base fournie par la condition économique de ces couches.

Le problème se greffe sur tous les problèmes d'activité et de tactique du parti du prolétariat. Anticipant les conclusions auxquelles nous allons arriver, disons tout de suite que nous devons être très pessimistes sur la consistance et la valeur des programmes et des idéologies de ces classes. La caractéristique fondamentale de leurs attitudes, de leurs programmes, de leurs solutions est la plus grande indétermination, la plus grande facilité à passer d'une thèse à son contraire. C'est donc avec la plus grande méfiance que le parti de ouvriers doit considérer ces manifestations.

Il est indéniable que la guerre mondiale a dans une certaine mesure jeté sur la scène ces couches moyennes. La guerre mondiale a été perçue par une grande partie d'entre elles comme la faillite directe et précise de la lutte de classe. Déjà dans la période précédant la guerre on tendait à endormir cette théorie dans l'illusion de la collaboration, dans l'illusion d'un pont jeté entre les deux classes opposées: bourgeoisie et prolétariat. La guerre aurait ensuite, selon ce point de vue banal, signé la défaite de la lutte de classe dans la mesure où on a assisté à une union nationale. Les classes intermédiaires auraient été les arbitres et les marieuses dans cette union, en réussissant à diffuser dans le prolétariat leur idéologie patriotique.

Et donc, après la guerre, dans ce terrible guêpier ces couches vou-

draient apparaître d'une façon ou d'une autre comme porteuses de solutions, détentrices de programmes qui pourraient résoudre le chaos social actuel. Ce sont des problèmes qui requièrent toute l'attention du prolétariat parce que selon sa capacité à les apprécier, pourront naître de grands avantages ou de grands périls.

Les classes moyennes apparues dans la vie politique ont affirmé avec une grande audace leur autonomie et leur capacité à apporter une solution au problème social. Mais un examen très rapide de leurs apports suffit pour conclure que nous devons nier toute possibilité d'autonomie, toute capacité originale, toute possibilité d'action et de lutte indépendantes de ces couches moyennes. Notre avis est complètement négatif sur la valeur de ces programmes.

Dans l'immédiat après-guerre, ceux qui revenaient des tranchées semblaient revenir avec tout un bagage idéologique nouveau au nom duquel ils affirmaient pouvoir prendre la direction de l'administration commune des choses. Quelles terribles désillusions se sont succédées, à quelles ouvertes confessions avons-nous assistées, il est trop facile de le démontrer.

En réalité notre conception, face à tous ces programmes qui pullulent dans tous les pays du monde, et nos conclusions sont les suivantes: il ne s'agit pas de mouvements originaux, il ne s'agit pas de trouvailles fécondes, il ne s'agit pas d'ingénieuses recettes ouvrant de nouveaux horizons: presque toujours il s'agit d'une pure et simple mobilisation de ces couches moyennes par une autre classe, la classe bourgeoise dominante, la grande banque, la grande industrie, la grande propriété foncière, qui réussissent à travers leur confuse idéologie à effectuer leurs manoeuvres et leurs conversions conservatrices et réactionnaires.

On pourrait nous demander pourquoi le programme des classes moyenne nous intéresse quand nous affirmons que tout rôle autonome leur fait défaut.

Il pourrait sembler tout d'abord que les classes moyennes puissent demain apporter à la situation sociale des solutions de droite, c'est-à-dire des solutions rétrogrades, qui nous ramèneraient en arrière. Et un jugement précipité pourrait nous amener à conclure que le rôle du prolétariat et de son Parti serait de défendre et de se solidariser avec les formes plus modernes, avancées, de l'organisation bourgeoise.

Ou, au cas où l'on voudrait admettre la possibilité que ces classes intermédiaires puissent accepter un programme de gauche, un programme de progrès, d'avancées par rapport aux pures formes du capital, on pourrait également penser que ces classes moyennes nous offrent un pont, jeté entre les deux classes ennemies, prolétariat et bourgeoisie; que nous aurions tout intérêt à encourager ce premier passage, parce que derrière la nouvelle forme de régime réalisée par les classes moyennes, nous trouverions de meilleures conditions pour ensuite, dans une autre époque historique, accomplir à notre tour notre avancée et notre révolution.

LES PROGRAMMES DES COUCHES MOYENNES

Pour venir à ces conclusions, nous devons examiner les programmes avec lesquels les couches moyennes veulent se présenter comme force autonome dans la vie politique, dans le conflit de classe irréconciliable entre bourgeoisie et prolétariat, avec des nouvelles solutions de nouvelles formules, et qui sont démenties quotidiennement par les événements; ces derniers démontrent de façon évidente que les antagonismes fondamentaux sont toujours les mêmes: d'un côté le grand capitalisme bourgeois, de l'autre la classe prolétarienne qui, au prix d'erreurs, de coups, de douleurs, de sacrifices, de martyrs, retrouve toujours sa voie dans le grand canal révolutionnaire que la doctrine marxiste a tracé.

Disons quelques mots de la version de droite, de type nationaliste, de type fasciste, de la doctrine qui a été élaborée après la guerre mais dont les prémisses avaient été élaborées auparavant dans les classes intermédiaires. Dans divers pays et dans le nôtre aussi, se sont formés au lendemain de la guerre des regroupements politiques qui s'appuyaient sur une exaltation du sentiment national, de l'idéologie patriotique, sur un esprit de lutte contre tout ce qui fleurait le socialisme plus ou moins révolutionnaire; regroupements qui ont déclaré en finir avec la politique des compromis et des arrangements; qui ont affirmé créer un gouvernement fort, qui ont prétendu faire une révolution et donner une nouvelle orientation à l'histoire.

Et les classes moyennes se sont jetées avec enthousiasme tête baissée dans ces mouvements. En Italie nous avons assisté à une période d'idéologie de ce genre. Jusqu'alors les classes moyennes avaient manifesté la plus grande apathie devant les oscillations, les hésitations, les heurts entre le grand capitalisme et la classe prolétarienne. Il leur sembla qu'elles avaient acquis après la guerre une plus grande importance; il leur sembla que le moment était venu de faire la loi, de pouvoir constituer un parti aspirant à la conquête du gouvernement pour administrer l'économie dans le sens de leurs intérêts.

Mais en réalité pour les trois quarts des éléments qui avaient cru un moment à cette possibilité, la désillusion a déjà eu lieu.

Non, il ne s'agissait pas d'un mouvement original: il s'agissait purement et simplement de leur mobilisation au service de l'éternel patron, de l'éternel dominateur.

C'était une mobilisation idéologique, mobilisation pour laquelle la bourgeoisie était devenue experte après les mobilisations matérielle et militaire des couches qui lui sont soumises; et cette mobilisation qu'elle avait su si bien conduire pendant la guerre, elle la conduisit après sur le terrain idéologique parmi toutes ces couches où elle a trouvé des éléments encore ingénus, capables, disons même d'esprit de sacrifice, qui se sont jetées dans la mêlée en croyant ouvrir la voie à leur classe sociale.

Cette thèse que nous avons soutenue il y a déjà quelques années, lors de la première apparition du phénomène fasciste et qui pouvait peut-être paraître trop simpliste et dictée uniquement par notre attachement à de vieux schémas, est démontrée aujourd'hui avec évidence: ces éléments ont démontré n'être rien d'autre que des éléments de défense de l'ordre bourgeois capitaliste.

Qu'ont-ils apporté de nouveau? Rien. Ils ont volé des réformes aux programmes traditionnels des partis démocratiques, ils ont cru prendre à crédit une partie du socialisme, prenant en réalité celle qui en est dans un certain sens la caricature vide, le simple syndicalisme coopératif. Mais tout ce bric-à-brac a été rapidement jeté de côté et la véritable nature du mouvement est venu à la lumière.

(Suit un examen critique du prétendu parallélisme entre la doctrine et la méthode politique communiste et celle des Fascistes à propos de la violence, de la dictature et de l'antidémocratie, et une analyse des éléments qui constituent l'opposition actuelle au fascisme, examen et analyses qui permettent à l'orateur de conclure comment, derrière le mirage de l'idéologie de la petite-bourgeoisie, le prolétariat ne peut avoir aucune illusion sur la possibilité de solutions et de compromis sur le problème fondamental de la lutte de classe. L'orateur se pose donc le problème de l'attitude du prolétariat par rapport aux couches moyennes et il continue)

LE PROLÉTARIAT ET LES COUCHES MOYENNES

La fonction du prolétariat se pose face à la fonction des couches intermédiaires comme une force originale, comme une force animatrice de l'histoire à la différence de celles-ci, et la solution que nous devons donner au conflit est une solution nettement de classe, une solution qui ne doit compter que sur les forces du prolétariat, selon le vieil enseignement de Karl Marx;

Mais si nous disons que la solution doit être classiste, prolétarienne, sur un mode autonome, original, nous n'entendons pas tomber dans les formes simplistes, banales, de l'ouvriérisme pur. Une erreur de type précisément petite-bourgeoise est le labourisme; et de même la thèse selon laquelle le parti de classe doit être composé exclusivement de prolétaires, et que la lutte doit être confiée aux seules organisations économiques d'ouvriers salariés, qui est l'erreur du syndicalisme révolutionnaire. Car nous ne devons pas oublier que lorsque nous parlons de ces agglomérats sociaux fondamentaux dont nous avons passé en revue les fonctions, nous ne devons pas perdre de vue la possibilité d'un échange, d'un passage d'éléments humains, et parfois d'éléments dirigeants, de l'un à l'autre. Le «Manifeste des Communistes» signale que la victoire du capitalisme et de la démocratie sur l'aristocratie fut possible parce que beaucoup d'éléments de l'aristocratie passèrent aux nouvelles idées.

Le prolétariat devra créer ses propres organes de lutte. L'organe de lutte du prolétariat doit être un parti politique qui condense l'expérience et la volonté révolutionnaire des masses, qui recueille ses adhésions fondamentalement dans le prolétariat, mais aussi parmi les éléments qui se placent idéologiquement sur la plate-forme du prolétariat.

C'est un danger mais c'est aussi une nécessité. C'est un danger dans la mesure où nous devons nous préparer à voir ces personnes venues à nous de l'autre bord, qui par leurs qualités pourront même être portés à des postes dirigeants, décrire, au moins pour 90% d'entre eux, une trajectoire qui lentement les conduira à retourner d'où ils sont venus; mais malgré tout ils remplissent une fonction indispensable parce que pour réaliser la véritable unité de la classe et la synthèse de l'effort de libération du prolétariat du monde entier, il est nécessaire de créer un organisme dont la caractéristique fondamentale est son unité dans le dépassement des intérêts individuels et des poussées individuelles, par une poussée collective qui est en même temps la pensée, toute la théorie, toute l'action, toute la lutte politique que la classe ouvrière en tant que telle doit mener.

Et donc quand nous disons donc que la solution du chaos social où se débat actuellement l'humanité doit être une solution prolétarienne dans le sens de l'autonomie, de l'originalité, nous ne devons pas retomber dans l'équivoque ouvriériste, labouriste parce que dans le concept de la corporation professionnelle pointe une forme d'individualisme économique-social qui ne pourrait certainement pas conduire à l'organisation unitaire de l'effort productif.

Cela signifie que par rapport aux éléments des couches intermédiaires nous ne pouvons avoir d'autre attitude que de leur dire: «vous êtes les prolétaires de demain et donc vous devez vous solidariser avec l'ascension du prolétariat», sans s'imaginer cependant qu'une telle propagande puisse rencontrer un large succès, parce que dans les couches moyennes prédomine l'esprit individualiste, et dans leur très grande majorité tous ces gens aspirent à pouvoir se hisser un jour jusqu'à l'Olympe des patrons bourgeois; nous pouvons seulement leur dire: «Rappelez-vous que vous allez tomber dans le prolétariat, que vous êtes poussés vers le prolétariat par la tendance monopolisatrice du capital, et que donc plus le prolétariat sera puissant, plus il sera capable de conquérir son indépendance économique, et mieux ce sera pour vous».

Par rapport à l'intelligentsia l'attitude du prolétariat se définit différemment. Le prolétariat révolutionnaire ne se dissimule en effet pas la nécessité d'avoir avec lui les techniciens et les intellectuels qui devront être ses alliés indispensables; ils recevront tous les avantages que le prolétariat aura conquis.

Le prolétariat doit insister pour rendre clair que l'organisation communiste des forces productives ne réduit pas par la violence les fonctions techniques, culturelles, intellectuelles qui dans la société actuelle sont de simples marchandises que les couches intellectuelles vendent dans l'intérêt du profit

capitaliste. Ils se convaincront de l'erreur selon laquelle les couches intellectuelles peuvent être des créateurs et des développeurs de systèmes; donc, même dans ce sens idéal, les éléments de l' «intelligentsia» devront se rapprocher du prolétariat, en se persuadant que la culture est elle aussi un produit des nouvelles formations économiques.

Mais le prolétariat n'oubliera jamais la prédominance des influences bourgeoises qui s'exerce puissamment sur ces éléments, il se préparera donc à les combattre quand au moment décisif du combat ils auront pris une position définie; c'est-à-dire qu'il les utilisera dans la mesure quand ils collaboreront à la production et qu'ils travailleront au flanc du prolétariat pour la consolidation d'un nouvel ordre économique.

Plus ardue est la solution de la question des couches agraires.

Mais elle a été donnée de façon claire et définitive par Lénine. Chaque fois que Lénine écrit sur la question agraire, il souligne que ce qui est le plus important est de sauver le prolétariat industriel, et le parti, de toute contagion petite-bourgeoise. Je répète ce qui est une thèse de Lénine; mais en même temps le prolétariat doit comprendre que la situation historique lui donne la possibilité d'utiliser pour la lutte décisive contre le capitalisme l'émancipation du petit producteur agricole de la servitude où le tient le latifundiaire, le capitalisme et l'Etat bourgeois.

Donc notre propagande en direction des paysans doit être de leur offrir un alliance directe, complète avec le prolétariat industriel, en leur rappelant que derrière le prolétariat industriel ils peuvent vaincre, à condition qu'ils reconnaissent le prolétariat industriel comme guide. Enfin, de l'examen des partis qui émanent idéologiquement de ces groupes, émane la thèse finale de l'autonomie de la fonction du prolétariat, sans se laisser égarer par la théorie de la cible commune et de l'appel à participer à des blocs avec des éléments qui demain seront tous unis contre le prolétariat pour la défense bourgeoise du capitalisme.

Et l'orateur termine:

«Nous avons une fonction originale qui s'exercera au maximum le jour où il sera finalement clair que ces classes-tampon, ces classes intermédiaires, n'ont le droit de rien représenter dans l'histoire. Voilà pourquoi nous devons affirmer qu'il y aura un moment où le prolétariat devra agir seul, un moment où il restera seul contre tous, un moment où il n'aura pas d'alliés, mais où il se trouvera face au front unique de ses ennemis».

(1) La phrase est évidemment incomplète, même si le sens de la polémique contre les réformistes est clair: selon ces derniers le socialisme ne sera possible qu'après que le capitalisme ait fait disparaître jusqu'aux derniers restes d'économie agraire.

Sur le fil du temps Les intellectuels et le marxisme («Battaglia Comunista», n°18, 4-5/11/49)

*Ce «Fil du temps», publié pour la première fois il y a près de cinquante ans dans l'hebdomadaire du parti de l'époque, rappelait de façon lapidaire l'attitude du parti marxiste par rapport aux intellectuels: à l'opposé de l'opportunisme qui courtise et valorise les célébrités de l'intelligentsia bourgeoise afin de couvrir de leur renommée sa politique de collaboration des classes, le parti de classe ne s'incline pas respectueusement devant les Intellectuels - surtout quand ils se mettent en tête de donner leur avis sur les questions politiques et sociales. Mais il accepte sans hésitation ceux qui veulent rejoindre ses rangs, à condition que leur adhésion soit sincère, c'est-à-dire qu'ils cessent d'être des «intellectuels», des spécialistes de la pensée ou de la culture, pour devenir d'authentiques **militants communistes**.*

Dans cet article Amadeo Bordiga saisissait l'occasion d'une des «campagnes pour la paix» rituellement organisées par les staliniens. Le lecteur n'aura pas de peine à trouver des exemples actuels, surtout en France où la triste engeance des «intellectuels de gauche» est une calamité traditionnelle.

HIER

Les quatre points suivants, tant de fois développés en temps et lieux utiles, sont complètement indissociables dans la droite ligne marxiste:

1) Le mouvement prolétarien socialiste n'est en aucune façon un mouvement de culture et d'éducation. Les possibilités de développement de la pensée sont la conséquence d'un meilleur développement de la vie physique; elles ne viendront donc qu'après l'élimination de l'exploitation économique. Ceux qui font partie des classes à bas niveau de vie n'ont pas besoin de «savoir» pour lutter: il suffit qu'ils se révoltent contre leur condition d'affamés. Ils comprendront après.

2) Le parti révolutionnaire de classe ne refuse pas d'accueillir dans ses rangs comme camarades et militants qualifiés, des individus des classes économiquement supérieures et de se servir de leur meilleur développement intellectuel pour sa propre lutte, quand il s'agit de véritables déserteurs du camp social adverse. Dans toutes les luttes de classe victorieuses cette

rupture a été l'une des premières du front contre-révolutionnaire, en dépit des inconvénients, des crises et des retours en arrière dans des cas individuels.

3) La classe prolétarienne, qui a besoin de la formation du parti politique pour vaincre, a besoin aussi de la clarté, la continuité et la cohérence théoriques; elle donne donc une place de tout premier ordre à la défense de la doctrine de classe (à ne pas confondre avec la **conscience**, terme insidieusement subjectif et non collectif qu'avec bien d'autres camelotes terminologiques il faut laisser aux positions conformistes et traditionalistes).

4) Le mouvement communiste révolutionnaire compte au nombre de ses pires ennemis, avec les bourgeois, les capitalistes, les patrons et avec les fonctionnaires et hommes de main des diverses hiérarchies, les «penseurs» et les «intellectuels» en général, représentants de la «science» et de la «culture», de la «littérature» ou de l'«art», présentés comme des mouvements et des processus généraux indépendants et au-dessus des déterminations sociales et de la lutte historique des classes.

Toute déviation par rapport à ces points, est, pour des raisons évidentes, en opposition irréductible aux bases du marxisme; elle conduit à la dégénérescence opportuniste et à la défaite de la révolution.

La déviation par rapport au premier point conduit à retomber dans les tendances libérales-démocratiques d'éducation du prolétariat par la bourgeoisie qui, par sa richesse, monopolise l'Etat, l'école, la presse et tout le reste, pour ses objectifs de classe.

La déviation par rapport au deuxième point conduit à l'ouvriérisme ouvert, labourisme ou syndicalisme pur, qui enferme les prolétaires dans le cadre d'un économisme sans issue, nie la lutte politique de parti et la conquête du pouvoir révolutionnaire, seul moyen pour dépasser le capitalisme.

La déviation par rapport au troisième point conduit au révisionnisme et au réformisme, à l'opportunisme social-démocrate, à la politiciannerie au jour le jour, au commerce des principes, au cynisme de la devise bernsteinienne: «*le but n'est rien, le mouvement est tout*» où l'on sous-entend: «*pour les bonzes*».

La déviation par rapport au quatrième point conduit à l'ensemble des trois déviations précédentes, aux orgies de la politique des blocs: elle ferait vomir même un estomac d'acier.

Ces points étaient ceux de Marx et d'Engels, qui, aux origines du mouvement ouvrier et dans les efforts initiaux pour parvenir à fonder des partis de prolétaires, à l'époque de la Ligue des Justes et des Alliances universelles, ne pouvaient éviter les contacts avec certains de ces hommes de **pensée**. Ils s'en vengèrent amplement en crachant des critiques radicales au point d'en être féroces, et des sarcasmes impitoyables. Parmi la centaine de citations que l'on pourrait faire, en voici une: dans une lettre à Engels, Marx, qui l'enviait d'avoir échappé à une réunion où étaient présents de nombreux philosophes, philanthropes et humanitaires de cet acabit, lui rapportait que,

désigné pour rédiger l'adresse finale, il n'avait pas pu se soustraire à y placer les mots habituels de Liberté, Humanité, Justice, Civilisation, Pensée, etc... Il ajoute, pour s'excuser: j'ai eu soin de les mettre dans des passages où, ne signifiant absolument rien, ils ne pourront pas faire de mal.

Nous ne sommes pas des mystiques et nous admettons qu'un marxiste soit obligé, par devoir de parti, de dire ou d'écrire une ânerie. Il y a cependant deux conditions: la première, c'est qu'il n'y croie pas; la seconde, c'est qu'il ne cherche pas à y faire croire les autres. Si quelques rares «léninistes» d'aujourd'hui arrivent encore à remplir la première condition, eux et leurs confrères foulent aux pieds la seconde vingt fois par jour.

Dans les années de la grande révolution de Russie, les «intellectuels» qui naviguaient dans le cataclysme de la guerre entre des écoles philosophiques et esthétiques plus insipides et plus décadentes les unes que les autres, en entendirent le bruit; et, enclins comme ils le sont à faire les girouettes, ils se tournèrent vers l'orient. Il naquit entre autres en France un mouvement, «Clarté», qui regroupait des écrivains et des artistes sympathisants avec le bolchévisme victorieux (surtout parce qu'il était victorieux). C'était une clarté qui ne naissait pas de l'adhésion intégrale à une doctrine et de la conversion radicale à de nouveaux principes: c'était un «illuminisme» cérébral vide, reproduisant à un siècle et demi de distance l'illuminisme bourgeois, qui, lui, avait eu le courage de précéder et de préparer une révolution, et non de la suivre avec la vague intention d'en profiter ou d'en éviter les dommages.

Les camarades bolchéviks russes, marxistes à la tête aussi blindée que l'estomac, utilisaient ou se proposaient d'utiliser jusqu'à ces soubresauts dans les entrailles de tout un monde ennemi; mais de tous ces personnages, en partie de braves gens mais rien de plus, ils n'attendaient pas davantage que de leur «intelligentsia» locale, qu'ils connaissaient à fond pour l'avoir vue, à l'épreuve de toutes les vicissitudes de l'histoire et de la lutte, bavarde souvent, lâche toujours, se ranger successivement, en gammes plus nombreuses que les couleurs de l'arc-en-ciel, dans les rangs de tous les contre-révolutionnaires: libéraux, populistes, paysans, anarcoïdes et enfin émigrés défaitistes de l'autre côté des différentes frontières.

Un très bon camarade français à la culture authentique, Raymond Lefebvre, qui périt en 1920 en traversant l'Arctique à son retour de Russie, rappelait dans beaucoup de réunions pour prouver la diffusion du communisme dans son pays, que le parti comptait dans ses rangs «*les quatre plus forts tirages de France*», les quatre écrivains dont les oeuvres atteignaient la plus grande diffusion. Il s'agissait d'Henri Barbusse, de Georges Duhamel, d'Anatole France (nous faisons une exception pour ce cerveau puissant qui a donné de nombreuses pages vraiment vibrantes sur le renversement des fondements d'un monde et de ses hypocrisies dominantes), Romain Rolland. La chose faisait de l'effet et était dite dans un beau français; mais entre nous, militants marxistes, nous n'avions jamais pensé renverser la bourgeoisie avec le tirage

à cent mille exemplaires des «bouquins»: c'est bien autre chose qu'il faut lui tirer dessus! Nous sourions: Raymond, fort et sincère, se mettait en colère.

Il y avait aussi le sourire indescriptible et le pétilllement des yeux de Lénine quand la conversation venait sur Maxime Gorki qui, dans la **dégringolade** générale des intellectuels, était resté avec les bolchéviks et à qui on n'avait pas pu refuser, du fait de sa trop grande notoriété mondiale et en raison de sa bonne foi indiscutable, l'hospitalité, la carte et parfois la parole, et à qui on avait dû renoncer à faire comprendre combien il était bête lorsqu'il traitait des problèmes sociaux et politiques.

AUJOURD'HUI

Nous ne voulons pas écrire l'histoire des mouvements politiques qui naquirent dans le camp et avec le soutien d'«intellectuels» aux activités et aux provenances diverses. Il y aurait trop à dire et ce serait un travail considérable de discuter, en plus du «monde» artistique et littéraire, de celui non moins intéressant de la **science**, et de voir comment les contributions des Gorki et des Barbusse sont largement dépassées dans leur degré d'inconsistance affligeante par celles des Joliot-Curie et des Einstein.

Les paladins germaniques firent en 1914 des manifestes d'intellectuels pour crier, avec l'autorité d'écrivains, de musiciens, de poètes et de peintres, leur célèbre «*es ist nicht wahr!*» (ce n'est pas vrai!) contre la campagne anti-allemande. Les antifascistes italiens en firent de même chez nous pour arrêter Mussolini, et on trouva que c'était un moyen génial pour un appel à la contre-offensive après que les Bourses du Travail et les groupes d'ouvriers armés n'aient pas réussi à stopper les fascistes. Nous en connaissons tous le bilan désastreux; certains durent faire marche arrière afin de sauver leur poste et leur gagne-pain, d'autres dépérèrent, s'aigrirent dans une opposition impuissante et finirent de s'abêtir politiquement. Une fois le fascisme tombé sous la pression non intellectuelle des explosifs et des obus, ils réapparurent; et on raconta que l'Italie retrouvait finalement les forces les plus saines de la science, de la pensée, de la technique, libérées de la gangue fasciste. Pour ce qui est de la science, de la pensée, des lettres et des arts, il n'y a jamais eu autant de rebuts en circulation et, dans cette époque post-fasciste, nous sommes en train de descendre des rampes entières de marches.

La recette de la liberté de pensée, d'écrit et de paroles et le mensonge de l'«impartialité» de l'appareil public envers les diverses opinions, sont des facteurs supplémentaires d'avilissement; nous sommes aux antipodes de la force, y compris doctrinale et scientifique, qui émanait de la victoire de la révolution totalitaire russe. Il suffit de penser à ces pitoyables retransmissions par radio de la discussion des problèmes sociaux et politiques du *Sommet des 5*, où des pantins grotesques s'exhibent avec des affirmations timorées et des objections châtrées, bien qu'aigres de jalousie de métier mal digérée.

Mais là où se prépare et commence de façon grandiose la mobilisation mondiale des **forces de la pensée**, c'est dans le mouvement contre le Pacte Atlantique et dans les Congrès de la Paix. Puisqu'on appelle les artistes à la rescousse, le symbolisme vient au premier plan; et l'étrange animal dessiné par Picasso offusque gravement les yeux désincarnés du vieux Noé, qui, en se les frottant vigoureusement dans l'autre monde, doit se demander s'il n'a pas fait une grosse bêtise en embarquant dans l'Arche et en relâchant ensuite vers les cieux apaisés l'originel, vulgaire et zoologique pigeon.

L'art de l'avenir. A l'époque, on s'acharna sur nous parce que nous refusions toute valeur révolutionnaire au mouvement **futuriste**. *C'est une force de la pensée, rejoignons-les* disaient ceux qui, comme d'habitude, ne croient très habiles et qui n'ont certainement pas été inventés en Russie avec le brevet du Kominform. *Ils détruisent comme nous les formes du passé; La revue Lacerba de Papini a même osé appeler le monument au grand Roi "une grande pissotière surmontée d'un pompier doré"!* Marinetti exalte la force physique et fait le coup de poing avec ses contradicteurs dans les théâtres et dans la rue! Unissons-nous à eux!. Il n'est pas besoin de rappeler comment Papini, parmi les moines, et Marinetti, parmi les chemises noires, ont donné la mesure du **caractère avancé** de leurs positions. Ils n'ont même pas renversé le monument en question, toujours sacré pour la République actuelle et pour les directions générales de l'art moderne.

Cette tendance à s'inspirer et à se subordonner à la vanité des intellectuels du monde bourgeois, marque l'aboutissement extrême de la prostitution de la lutte de classe sur les plans théorique, organisationnel et d'action.

Le manifeste - ou la déclaration - des pétitions pour la Paix, outre le recours à la forme sottement légaliste, est vanté comme l'oeuvre d'un écrivain catholique; et il contient l'invocation à la divinité. Même la bourgeoisie avait affirmé qu'il était contradictoire de penser que le salut pouvait venir de Dieu et de l'expression libérale de la volonté des peuples... Les lambeaux de la théorie et de la cohérence sont jetés les uns après les autres comme on jette du lest pour éviter la chute. Evidemment, avec ces derniers largages il n'y a plus de lest, et la nacelle de l'opportunisme finira inévitablement dans un honteux naufrage.

La fin la plus proche qu'on puisse espérer, serait la non improbable proclamation du pacte d'amitié internationale et sociale avec les forces de la ploutocratie occidentale: la digne étreinte de l'épervier impérialiste et de cette putain de colombe.

La demi-classe, notre bête noire

(Il Programma Comunista, n°15,
4 Août- 1 Septembre 1963)

Les rapports vraiment essentiels de notre récente réunion internationale, avec les contributions parfaitement concordantes des camarades de diverses langues, nous pouvons dire qu'ils étaient tous centrés sur un point crucial: la réaffirmation de la vieille déclaration de guerre à la demi-classe.

Le travail sur le cours de l'impérialisme occidental dans la ligne marxiste démontrera l'impossibilité sous le capitalisme d'arriver sans catastrophe à un plus grand bien-être humain; mieux, la réfutation du révisionnisme a déjà été établie.

Dans la question militaire, on a mis en lumière que tout passage entre les modes historiques de production implique une guerre entre les classes, démasquant ceux qui voudraient que la plus belliqueuse des classes, le prolétariat, constitue une exception à cette loi historique.

L'analyse de la stratification sociale et historique des structures chinoises, surtout à la campagne, a rendu justice au recours à la violence lors des grands tournants; elle a montré le manque de contenu révolutionnaire de ce processus, non seulement dans la perspective d'une révolution multiple culminant dans la révolution prolétarienne, mais même du point de vue révolutionnaire bourgeois, à cause de la mesquinerie petite-bourgeoise des perspectives.

L'introduction à une histoire du piège démocratique a réaffirmé l'antithèse classique entre prolétariat et démocratie, traduction de l'antagonisme entre capital et prolétariat salarié, en donnant la démonstration historique que ce n'est jamais le décompte des opinions mais toujours et partout l'affrontement armé qui a ouvert de nouvelles voies à l'humanité. Liberté et démocratie sont des idéaux bons pour les philistins petits-bourgeois, ils sont aux antipodes de la doctrine des buts historiques de la révolution prolétarienne dont la clé n'est pas la liberté, mais la dictature. L'étude sur marxisme et art conduit à la même conclusion: déshonorer les superstitions petites-bourgeoises.

La critique des fameux 25 points des Chinois, révélés à la publicité politique mondiale pendant le déroulement de notre réunion, a souligné les rares mais dures réprimandes de la trahison soviétique; mais elle a montré l'absurdité qu'il y a à ouvrir un débat théorique et idéologique sous le prétexte de vérifier la cohérence vis-à-vis du marxisme et du léninisme, alors que toutes ou presque toutes les 25 thèses de Pékin sont entachées du plus grave révisionnisme; et que leurs formules tortueuses se situent en plein dans la boue opportuniste dont le vrai père est Staline et la date de naissance 1924, et

même avant. Elle a eu l'aval des dirigeants chinois d'alors et d'aujourd'hui qui non seulement n'ont jamais protesté contre le crime de lèse-doctrine, mais qui ont commis de graves trahisons opportunistes contre le prolétariat debout et en armes (Canton!) à qui ils coupèrent les jarrets quand au nom de l'infâme front unique, ils le livrèrent au bourreau Tchang Kaï Tchek.

Le travail accompli avec ces études a dignement couronné une oeuvre de près de vingt années consacrée à la restauration théorique du marxisme révolutionnaire ravagé par l'opportunisme commandé par Moscou et il a en même temps jeté les bases des travaux ultérieurs pour les réunions à venir.

Un nombre important de nos textes fondamentaux de synthèse sont déjà disponibles dans plusieurs langues, mais une synthèse des synthèses pourra peut-être être préparée dans le proche avenir avec le concours de nos magnifiques forces juvéniles, qui n'ont pas d'autre ambition que de travailler dans l'anonymat pour permettre au parti d'utiliser des résultats particulièrement brillants.

* * *

Voici un schéma de ce corps de thèse dont nous savons où trouver le matériel, à commencer par les grands classiques.

Nous avons consacré plusieurs études à ces événements historiques de grande importance et de grande fréquence, surtout dans les temps modernes, qui se situent après la révolution bourgeoise et avant la grande révolution prolétarienne mondiale; comme on le sait, nous les avons appelées révolutions *intermédiaires* ou *doubles*, ou *multiples*. Dans ces révolutions il y a en général plus de deux classes principales en lice: au moins trois, sans compter les multiples et variables sous-classes et quasi-classes. Comme dans toutes les véritables révolutions elles comportent un affrontement armé et sanglant.

Le cas le plus simple, c'est la révolution binaire, comme la révolution française de 1789-93. La bourgeoisie renversant la féodalité y est sans l'ombre d'un doute la classe hégémonique; il s'y trouve cependant d'autres classes, y compris le prolétariat naissant, qui reste cependant une classe d'importance secondaire.

Pour l'Allemagne de 1848, Marx et Engels tracèrent le schéma classique de la révolution double aux trois protagonistes: féodalité, bourgeoisie, prolétariat. Ni le troisième, ni le deuxième ne l'emportèrent: contre-révolution totale. Dans le 1848 français, en 1871 et dans le 1917 russe, plusieurs classes et demi-classes se trouvent sur la scène; le prolétariat est déjà une classe de première grandeur et il essaye d'imposer son hégémonie. La bourgeoisie le bat en 1849 et en 1871 à Paris, mais c'est elle qui est battue en 1917, en même temps que la féodalité, à Leningrad et à Moscou..

Nous avons expliqué théoriquement comment le prolétariat n'a pas perdu son hégémonie sur le champ de bataille, mais par suite de l'infec-

tion opportuniste.

Quand une révolution multiple finit par sombrer, un faux affrontement des idéologies historiques prend la place de la réalité de l'affrontement armé. D'où cette interminable malédiction de la revendication des positions marxistes ou léninistes par les fossoyeurs de la révolution. Mais peut-être entrevoyons nous la fin de cette période.

Suivent les complexes révolutions mixtes ou multiples en dehors des pays blancs (Chine, Asie, Afrique). Le fait que les armes soient encore fumantes *peut* encore justifier dans certaines limites historiques précises les blocs entre les classes (y compris les quatre classes!). Mais la ruine menace quand le prolétariat non seulement ne s'assure pas de l'hégémonie militaire, mais qu'il tolère, par l'intermédiaire de ses faux partis de classe, que l'hégémonie idéologique appartienne aux demi-classes. La preuve en est l'orgie, dont les échos retentissent aux quatre points cardinaux, des fameux termes anti-marxistes: **Peuple, Nation, Patrie, Démocratie, Liberté, Pacifisme.**

Un tel contraste entre les faits militaires et les propagandes démagogiques n'admet, dans notre dialectique, qu'une seule conclusion sur la situation actuelle: ce n'est **pas** le prolétariat, ce ne sont **pas** les demi-classes (hypothèse anti-historique), mais c'est le capitalisme mondial auquel toute demi-classe nationale est soumise, qui dispose de l'hégémonie.

Le reniement du marxisme, non pas sur le plan «idéologique» mais dans les faits, consiste à mettre au premier plan, dans les pays dits développés, la demi-classe (agriculteurs non-salariés, artisans, commerçants, professions libérales, artistes, étudiants et ainsi de suite jusqu'aux petits industriels) en cachant derrière elle un prolétariat castré depuis ses retentissantes défaites historiques.

Puisque la demi-classe, jouissant contre nature, est sous la domination du capitalisme mondial, c'est la contre-révolution qui triomphe.

Laissant de côté le problème des pays «arriérés» – où l'opportunisme creuse sous ses pieds un abîme effrayant –, le crime consiste dans les pays «développés» à ranger «à droite» les fameux monopoles et à gauche le front obscène des demi-classes et des travailleurs salariés.

Dans tout l'Occident, came en Russie depuis plusieurs décennies, tout aussi clairement que demain en Chine, la structure économique bourgeoise se divise en grandes pyramides ou super-entreprises, ou super-organisations (étendues rapidement aux établissements qui naissent en Occident) qui ne répondent pas à la catégorie du «monopole», mais à celle de la concurrence mercantile (deux faces complémentaires dans la doctrine marxiste classique du capitalisme).

Aux sommets toujours plus impersonnels, toujours moins constitués de propriétaires, de cette forêt de pyramides, se trouve le super potentiel du capitalisme, véritable force physique naturelle. Dans les vastes couches inférieures se pressent comme les porcs dans l'auge, les membres des demi-

classes suçant des fractions de plus-value en assumant les formes multiples de laquais, d'intermédiaires, d'entremetteurs, de lèche-culs répondant aux coups de sonnette du grand Capital.

Seules une crise productive et commerciale internationale ou la troisième guerre mondiale (1975?) pourront démanteler ce système organisé de mamelles et de suceurs.

Les Chinois espèrent-ils vraiment la guerre mondiale? Non, ils regrettent seulement la guerre froide de Staline avec sa politique de front unique entre les classes dont il gratifia l'impérialisme en passant de son côté. Consigne que suivent aujourd'hui ses dignes disciples. Mao ne fera pas exception à la règle.

Et nous, quelle est notre consigne? Pour préparer à nouveau la mort historique du capitalisme, gigantesque pieuvre dont les ventouses qui sucent le sang du prolétariat sont les sales éléments des couches intermédiaires: guerre à la demi-classe, mort à la demi-classe, merde à ses maudits idéaux!

Léon Trotsky

Petite-bourgeoisie et fascisme

«La seule Voie»

Septembre 1932 (Extraits)

(...) Faut-il conclure des rôles historiques du jacobinisme, de la démocratie et du fascisme, que la petite bourgeoisie est condamnée à rester jusqu'à la fin de ses jours un instrument entre les mains du capital ? S'il en était ainsi, la dictature du prolétariat serait impossible dans une série de pays où la petite bourgeoisie constitue la majorité de la nation, et rendue extrêmement difficile dans d'autres pays où la petite bourgeoisie constitue une minorité respectable.

Heureusement, il n'en est pas ainsi. L'expérience de la Commune de Paris, au moins dans les limites d'une ville, puis l'expérience de la Révolution d'octobre, à une échelle infiniment plus grande dans le temps et dans l'espace, ont prouvé que l'alliance de la petite et de la grande bourgeoisie n'est pas éternelle. Si la petite bourgeoisie est incapable de mener une politique indépendante (et c'est en particulier pour cette raison qu'une « dictature démocratique » petite-bourgeoisie est irréalisable), il ne lui reste qu'à choisir entre le prolétariat et la bourgeoisie.

A l'époque de la montée, de la croissance et de l'épanouissement du capitalisme, la petite bourgeoisie, malgré de violentes explosions de mécontentement, restait avec une relative docilité dans l'attelage capitaliste. C'était d'ailleurs la seule chose qu'elle avait à faire.

Mais dans les conditions du capitalisme pourrissant, dans une situation économique sans issue, la petite bourgeoisie aspire, tente et essaie de s'arracher à la tutelle des anciens maîtres et dirigeants de la société. Elle est tout à fait susceptible de lier son sort à celui du prolétariat. Pour cela, une seule chose est nécessaire : il faut que la petite bourgeoisie soit persuadée de la capacité du prolétariat à engager la société sur une voie nouvelle. Le prolétariat ne peut lui inspirer une telle confiance que par sa force, son assurance dans l'action, une offensive hardie contre l'ennemi et le succès de sa politique révolutionnaire.

Mais, malheur si le parti révolutionnaire ne se montre pas à la hauteur de la situation ! La lutte quotidienne du prolétariat accentue l'instabilité de la société bourgeoise. Les grèves et les troubles politiques détériorent la situation économique du pays. La petite bourgeoisie pourrait se résigner provisoi-

rement à des privations croissantes, si son expérience lui prouvait que le prolétariat est capable de l'arracher à sa situation présente, pour la mener sur une voie nouvelle.

Mais si le parti révolutionnaire, malgré la constante aggravation de la lutte des classes, s'avère toujours incapable de rassembler autour de lui le prolétariat, s'agite vainement, sème la confusion et se contredit lui-même, la petite bourgeoisie perd alors patience et commence à voir dans les ouvriers le responsable de ses propres malheurs. Tous les partis de la bourgeoisie, y compris la social-démocratie, s'efforcent de l'en persuader. Et lorsque la crise revêt une gravité insupportable, un parti se met en avant, avec le but déclaré de chauffer à blanc la petite bourgeoisie et de diriger sa haine et son désespoir contre le prolétariat. En Allemagne, cette fonction historique est remplie par le national-socialisme, large courant dont l'idéologie se forme à partir de toutes les exhalaisons putrides de la société bourgeoise en décomposition.

La responsabilité politique fondamentale de la croissance du fascisme retombe, évidemment, sur la social-démocratie. Depuis la guerre impérialiste, la politique de ce parti a consisté à effacer de la conscience du prolétariat l'idée d'une politique indépendante, à le convaincre du caractère éternel du capitalisme et à le mettre à genoux devant la bourgeoisie en décomposition. La petite bourgeoisie peut se ranger du côté des ouvriers si elle voit en eux un nouveau maître.

La social-démocratie apprend à l'ouvrier à se comporter comme un laquais. La petite bourgeoisie ne suivra pas un laquais. La politique du réformisme enlève au prolétariat toute possibilité de diriger les masses plébéiennes de la petite bourgeoisie et, par là même, transforme ces dernières en chair à canon du fascisme.

* * *

«Où va la France?»

Octobre 1934 (Extraits)

LES «CLASSES MOYENNES», LE PARTI RADICAL ET LE FASCISME

Depuis la victoire des nazis en Allemagne, on fait dans les partis et les groupes de «gauche» beaucoup de discours sur la nécessité d'être proches des «classes moyennes» afin de barrer la route au fascisme. La fraction Renaudel et Cie s'est séparée du parti socialiste avec cet objectif particulier

de se rapprocher des radicaux .

Il ne faut pas en conclure que la classe ouvrière doit tourner le dos à la petite bourgeoisie et la laisser à son malheur. Non, se rapprocher des paysans et des petites gens des villes, les attirer de notre côté, c'est la condition nécessaire du succès de la lutte contre le fascisme, pour ne pas parler de la conquête du pouvoir. Il faut seulement poser correctement le problème. Mais, pour cela, il faut comprendre clairement la nature des «classes moyennes». Rien n'est plus dangereux en politique, surtout dans une période critique, que de répéter des formules générales sans examiner le contenu social qu'elles recouvrent.

La société contemporaine se compose de trois classes: la grande bourgeoisie, le prolétariat et les classes moyennes, ou petite bourgeoisie. Les relations entre ces trois classes déterminent en fin de compte la situation politique. Les classes fondamentales sont la grande bourgeoisie et le prolétariat. Seules ces deux classes peuvent avoir une politique indépendante, claire et conséquente. La petite bourgeoisie est caractérisée par sa dépendance économique et son hétérogénéité sociale. Sa couche supérieure touche directement la grande bourgeoisie. Sa couche inférieure se fond avec le prolétariat et tombe même dans le lumpen-prolétariat.

Conformément à sa situation économique, la petite bourgeoisie ne peut avoir de politique indépendante. Elle oscille constamment entre les capitalistes et les ouvriers. Sa propre couche supérieure la pousse à droite; ses couches inférieures, opprimées et exploitées sont capables, dans certaines conditions, de tourner brusquement à gauche. Ce sont ces relations contradictoires entre les différentes couches des classes moyennes qui ont toujours déterminé la politique confuse et inconsistante des radicaux, leurs hésitations entre le Cartel et les socialistes, pour calmer la base, et le Bloc national avec la réaction capitaliste, pour sauver la bourgeoisie.

La décomposition définitive du radicalisme commence au moment où la grande bourgeoisie, qui est elle-même dans l'impasse, ne lui permet plus d'osciller [3] . La petite bourgeoisie, incarnée par les masses ruinées des villes et des campagnes, commence à perdre patience. Elle prend une attitude de plus en plus hostile à sa propre couche supérieure: elle se convainc en fait de l'inconsistance et de la perfidie de sa direction politique. Le paysan pauvre, l'artisan, le petit commerçant se convainquent qu'un abîme les sépare de tous ces maires, ces avocats, ces arrivistes politiques du genre Herriot, Daladier, Chautemps, qui, par leur mode de vie et leurs conceptions, sont de grands bourgeois.

C'est précisément cette désillusion de la petite bourgeoisie, son impatience et son désespoir que le fascisme exploite. Ses agitateurs stigmatisent et maudissent la démocratie parlementaire qui épaulé les carriéristes et les staviskrates, mais ne donne rien aux petits travailleurs. Ces démagogues brandissent le poing contre les banquiers, les gros commerçants, les capitalistes. Ces paroles

et ces gestes répondent pleinement aux sentiments des petits propriétaires qui se sentent dans l'impasse. Les fascistes montrent de l'audace, descendent dans la rue, s'attaquent à la police, tentent de chasser le Parlement par la force. Cela en impose au petit bourgeois qui sombrait dans le désespoir. Il se dit:

«Les radicaux, parmi lesquels il y a trop de coquins, se sont vendus définitivement aux banquiers; les socialistes promettent depuis longtemps d'anéantir l'exploitation, mais ils ne passent jamais des paroles aux actes; les communistes, on n'y peut rien comprendre: aujourd'hui c'est une chose, demain c'en est une autre; il faut voir si les fascistes ne peuvent pas apporter le salut.»

LE PASSAGE DES CLASSES MOYENNES DANS LE CAMP DU FASCISME EST-IL INEVITABLE ?

Renaudel, Frossard et leurs semblables s'imaginent que la petite bourgeoisie est avant tout attachée à la démocratie, et que c'est précisément pourquoi il faut s'allier aux radicaux! Quelle monstrueuse aberration! La démocratie n'est qu'une forme politique. La petite bourgeoisie ne se soucie pas de la coquille, mais du fruit. Que la démocratie se révèle impuissante, et au diable la démocratie! Ainsi raisonne ou réagit chaque petit bourgeois.

C'est dans la révolte grandissante des couches inférieures de la petite bourgeoisie contre ses couches supérieures, «instruites», municipales, cantonales, parlementaires, que se trouve la source politique et socialiste principale du fascisme. Il faut y ajouter la haine de la jeunesse intellectuelle, écrasée par la crise, pour les avocats, les professeurs, les députés et les ministres parvenus : les intellectuels petits-bourgeois inférieurs se rebellent eux aussi contre leurs supérieurs.

Cela signifie-t-il que le passage de la petite bourgeoisie sur la voie du fascisme soit inéluctable? Non, une telle conclusion relèverait d'un honteux fatalisme. Ce qui est réellement inéluctable, c'est la fin du radicalisme et de tous les groupements politique qui lient leur sort au sien. Dans les conditions de la décadence capitaliste, il ne reste plus de place pour un parti de réformes démocratiques et de progrès «pacifique».

Quelle que soit la voie par laquelle doit passer le développement à venir de la France, le radicalisme disparaîtra de toute façon de la scène, rejeté et honni par la petite bourgeoisie qu'il a définitivement trahie. Que notre prédiction réponde à la réalité, tout ouvrier conscient s'en convaincra dès maintenant sur la base des faits et de l'expérience quotidienne. De nouvelles élections apporteront aux radicaux de nouvelles défaites. Les unes après les autres, des couches vont se séparer d'eux, les masses populaires en bas, les groupes de carriéristes effrayés en haut. Des départs, des scissions, des trahisons vont se succéder sans interruption. Aucune manoeuvre et aucun bloc ne pourront

sauver le parti radical. Il entraînera avec lui dans l'abîme le «parti» de Renaudel, Déat et Cie. La fin du parti radical est le résultat inévitable du fait que la société bourgeoise ne peut plus résoudre ses difficultés par les méthodes prétendues démocratiques. La scission entre la base de la petite bourgeoisie et ses sommets est inévitable.

Mais cela ne signifie pas du tout que les masses qui suivent le radicalisme doivent inévitablement reporter leurs espoirs sur le fascisme.

Certes, la partie la plus démoralisée, la plus déclassée et la plus avide de la jeunesse des classes moyennes a déjà fixé son choix dans cette direction. C'est dans ce réservoir que puisent surtout les bandes fascistes. Mais les lourdes masses petites-bourgeoises des villes et des campagnes n'ont pas encore choisi. Elles hésitent devant une grave décision. C'est précisément parce qu'elles hésitent qu'elles continuent encore, mais déjà sans avoir confiance, à voter pour les radicaux. Ces hésitations, cette irrésolution ne dureront pourtant pas des années, mais seulement des mois. Le développement politique va prendre, dans la période qui vient, un rythme fébrile. La petite bourgeoisie ne repoussera la démagogie du fascisme que si elle a foi dans une autre voie. L'autre voie, c'est la révolution prolétarienne.

EST-IL VRAI QUE LA PETITE BOURGEOISIE CRAIGNE LA REVOLUTION ?

Les routiniers du Parlement, qui croient bien connaître le peuple, aiment à répéter: «il ne faut pas effrayer les classes moyennes avec la révolution, car elles n'aiment pas les extrêmes». Sous cette forme générale, cette affirmation est absolument fautive.

Naturellement, le petit propriétaire tient à l'ordre tant que ses affaires vont bien et aussi longtemps qu'il espère qu'elles iront encore mieux le lendemain. Mais quand cet espoir est perdu, il se met facilement en rage, prêt à se livrer aux moyens les plus extrêmes. Sinon, comment aurait pu renverser l'Etat démocratique et amener le fascisme au pouvoir en Italie et en Allemagne?

Les petites gens désespérées voient avant tout dans le fascisme une force qui combat contre le grand capital et croient qu'à la différence des partis ouvriers qui travaillent seulement de la langue, le fascisme, lui, se servira de ses poings pour établir plus de «justice». Le paysan et l'artisan sont à leur manière des réalistes: ils comprennent qu'on ne pourra pas se passer des poings. Il est faux, trois fois faux, d'affirmer que la petite bourgeoisie actuelle ne se tourne pas vers les partis ouvriers parce qu'elle craint les «mesures extrêmes». Bien au contraire. La couche inférieure de la petite bourgeoisie, ses grandes masses ne croient pas à la force des partis ouvriers, ne les croient pas capables de lutter, ni prêts cette fois à mener la bataille jusqu'au bout. S'il en est ainsi, vaut-il la peine de remplacer le radicalisme par ses confrères parlementaires de gauche?

Voilà comment raisonne ou réagit le propriétaire à demi exproprié, ruiné et révolté. Faute de comprendre cette psychologie des paysans, des artisans, des employés, des petits fonctionnaires-psychologie qui découle de la crise sociale-, il est impossible d'élaborer une politique juste.

La petite bourgeoisie est économiquement dépendante et politiquement morcelée. C'est pourquoi elle ne peut avoir une politique propre. Elle a besoin d'un «chef» qui lui inspire confiance. Ce chef, individuel ou collectif, individu ou parti, peut lui être donné par l'une ou l'autre des deux classes fondamentales, soit par la grande bourgeoisie, soit par le prolétariat. Le fascisme unit et arme les masses disséminées; d'une «poussière humaine»—selon notre expression—il fait des détachements de combat. Il donne ainsi à la petite bourgeoisie l'illusion d'être une force indépendante. Elle commence à s'imaginer qu'elle commandera réellement à l'Etat. Rien d'étonnant à ce que ces espoirs et ces illusions lui montent à la tête.

Mais la petite bourgeoisie peut aussi trouver son chef dans la personne du prolétariat. Elle l'a trouvé en Russie, partiellement en Espagne. Elle y tendit en Italie, en Allemagne et en Autriche. Malheureusement les partis du prolétariat ne s'y montrèrent pas à la hauteur de leur tâche historique.

Pour gagner la petite bourgeoisie, le prolétariat doit conquérir sa confiance. Il faut pour cela qu'il ait lui-même confiance en sa propre force. Il lui faut un programme d'action clair et une détermination à lutter pour le pouvoir par tous les moyens. Soudé par son parti révolutionnaire, pour une lutte décisive et impitoyable, le prolétariat dit aux paysans et aux petites gens des villes: «Je lutte pour le pouvoir. Voici mon programme: je suis prêt à m'entendre avec vous pour en modifier tel ou tel point. Je n'emploierai la force que contre le grand capital et ses laquais; avec vous, travailleurs, je veux conclure une alliance sur la base d'un programme donné». Un tel langage, le paysan le comprendra. Il suffit qu'il ait confiance dans la capacité du prolétariat de s'emparer du pouvoir. Mais il faut pour cela épurer le Front unique de toute équivoque, de toute indécision, de toutes les phrases creuses: il faut comprendre la situation et se mettre sérieusement sur la voie de la lutte révolutionnaire.

La tragédie du prolétariat allemand dans le premier après-guerre

Table des matières

- Introduction
- Allemagne 1918-1919: le tragique retard du parti («le prolétaire», N° 491, Nov.-Déc. 2008 / janvier 2009)
- La tragédie du prolétariat allemand dans le premier après-guerre (Rapport à la réunion générale du parti - 1972)
- La situation en Allemagne et le mouvement communiste («Il Soviet», N° 18, 11 juillet 1920. Traduction dans «programme communiste», N° 58, avril 1973)
- Annexe: Berlin 5 janvier 1919

(Brochure A5, 60 pages, février 2009, Prix: 2 €, 4 FS)



La Commune a été grande par ce qu'elle fut contrainte d'être, non par ce que ses artisans ont voulu qu'elle soit

Table des matières

- Introduction
 - La Commune a été grande par ce qu'elle a été contrainte d'être non par ce que ses artisans ont voulu qu'elle soit. («programme communiste» n° 51-52; Avril-Septembre 1974)
 - Léon Trotsky. Les leçons de la Commune. (Zlatoust, 4 février 1921)
 - Amadeo Bordiga. De la Commune à la Troisième Internationale. («L'Unità», 29 mars 1924)
 - Karl Marx. La guerre civile en France. (Texte adopté et diffusé par l'Association Internationale des Travailleurs, Londres, le 30 mai 1871 - Extraits)
 - Karl Marx. Lettre à Kugelmann. (Londres, le 12 avril 1871 - Extraits)
 - V. Lénine. L'Etat et la Révolution. (1902 - Extraits)
- (Brochure «le prolétaire», Août 2011, format A5, 76 pages, Prix: 2 €)

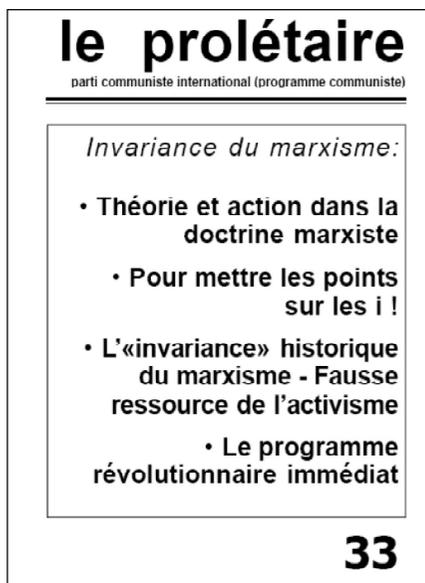


Invariance du marxisme

Table des matières

- Introduction
- Théorie et action dans la doctrine marxiste
- Pour mettre les points sur les i !
- L'«invariance» historique du marxisme - Fausse ressource de l'activisme
- Le programme révolutionnaire immédiat

(Brochure A5, 60 pages, décembre 2009, Prix: 2 Euros, 4 FS)



* Autres brochures «le prolétaire» *

- 19. La question parlementaire dans l'Internationale Communiste (décembre 2001) - 2 €
- 21. Lénine sur le chemin de la révolution (Texte de 1924, discours après la mort de Lénine) - 1,5 €
- 22. Marxisme et science bourgeoise (juin 2002)- 1,5 €
- 23. Yougoslavie. L'opposition réelle aux interventions militaires et aux actes de guerre réside dans la lutte révolutionnaire du prolétariat et dans sa réorganisation classiste et internationaliste contre toute forme d'oppression bourgeoise et de nationalisme. (avril 1999) - 1,5 €
- 24. Mai-Juin 68: Nécessité du parti politique de classe (juin 2002)- 1,5 €
- 25. Fascisme, antifascisme et lutte

- prolétarienne / Italie 1921-1924 (mai 2001) - 1,5 €
- 26. A propos de la polémique sur notre texte «Auschwitz ou le grand alibi»: Ce que nous nions et ce que nous affirmons (mai 2001) - 1,5 €
- 27. Algérie: Seule la lutte de classe prolétarienne pourra mettre fin à la misère et à l'exploitation en abattant le capitalisme et l'Etat bourgeois! (oct. 2001) - 1,5 €
- 29. Le Courant Communiste International: à contre-courant du marxisme et de la lutte de classe (déc. 2001 - Brochure 29) - 2 €
- 30. Le marxisme et la question palestinienne (août 2004)- 4 €
- 31. La laïcité, un principe bourgeois (mars 2005) - 2 €

La Syrie dans la perspective marxiste

De la colonisation française à la guerre civile

TABLE DES MATIÈRES

● INTRODUCTION

● PREMIERE PARTIE

➤ **La domination sanglante de l'impérialisme français.** («le prolétaire», N° 500, Mai-Septembre 2011)

➤ **La domination française** («le prolétaire», N° 501, Octobre 2011 / Janvier 2012; «le prolétaire», N° 502, Février - Avril 2012)

➤ **La Syrie indépendante** («le prolétaire», N° 504, Août - Octobre 2012 ; «le prolétaire», N° 506, Janvier - Février - Mars 2013

➤ **L'économie syrienne** («le prolétaire», N° 507, Avril - Mai 2013)

➤ **Quelques chiffres économiques de la Syrie**

● DEUXIEME PARTIE

➤ **Non à la mobilisation pro-impérialiste autour du Kurdistan!** («le prolétaire», N° 513, Octobre - Novembre 2014)

➤ **A bas la guerre impérialiste en Irak et en Syrie !** («le prolétaire», N° 513, Octobre - Novembre 2014)

➤ **Nouveau massacre en Syrie après d'autres, avec des armes chimiques ou conventionnelles: les impérialistes attendent l'occasion pour intervenir et ramener la paix... des cimetières.** Seule la reprise de la lutte de classe révolutionnaire pourra les arrêter et les vaincre ! (Prises de position sur www.pcint.org - 24.08.2013 / publié dans «le prolétaire», N° 509, Oct. - Nov. - Déc. 2013)

➤ **La révolte atteint la Syrie : le régime répond par des massacres !** (Prises de position sur www.pcint.org - 22.04.2011)

le prolétaire

parti communiste international (programme communiste)

La Syrie dans la perspective marxiste

De la colonisation française à la guerre civile

35

COMMANDES

À NOTRE ADRESSE :

Programme, B.P. 57428, 69347 Lyon Cedex 07 (France)

FRAIS DE PORT NON COMPRIS (tarif économique: 50% en sus; prioritaire: nous consulter)

PAIEMENT :

Par mandat ou chèque à l'ordre de: **DESSUS** (sans autre mention), à **envoyer à notre adresse de Lyon, ci-dessus.**

AVERTISSEMENT :

- les textes épuisés ou en voie d'épuisement ne peuvent être fournis qu'en photocopies; nous consulter.

- les prix directement imprimés sur les brochures, journaux et livres, compte tenu de la date d'édition parfois ancienne, ne font pas toujours foi.

Parti communiste international

CE QUI DISTINGUE NOTRE PARTI: La ligne qui va de Marx-Engels à Lénine, à la fondation de l'Internationale Communiste et du Parti Communiste d'Italie; la lutte de classe de la Gauche Communiste contre la dégénérescence de l'Internationale, contre la théorie du «socialisme dans un seul pays» et la contre-révolution stalinienne; le refus des Fronts populaires et des fronts nationaux de la résistance; la lutte contre le principe et la praxis démocratiques, contre l'interclassisme et le collaborationnisme politique et syndical, contre toute forme d'opportunisme et de nationalisme; la tâche difficile de restauration de la doctrine marxiste et de l'organe révolutionnaire par excellence - le parti de classe -, en liaison avec la classe ouvrière et sa lutte quotidienne de résistance au capitalisme et à l'oppression bourgeoise; la lutte contre la politique personnelle et électoraliste, contre toute forme d'indifférentisme, de suivisme, de mouvementisme ou de pratique aventuriste de «lutte armée»; le soutien à toute lutte prolétarienne qui rompt avec la paix sociale et la discipline du collaborationnisme interclassiste; le soutien de tous les efforts de réorganisation classiste du prolétariat sur le terrain de l'associationnisme économique, dans la perspective de la reprise à grande échelle de la lutte de classe, de l'internationalisme prolétarien et de la lutte révolutionnaire anticapitaliste.

LISEZ - DIFFUSEZ - ABONNEZ-VOUS A LA PRESSE DU PARTI COMMUNISTE INTERNATIONAL !

- « programme communiste » - Revue théorique en français -

Prix au numéro: 4 € / 8 FS / £ 3 / 1'000 CFA / USA + Cdn US \$ 4 / Amérique latine US \$ 1,5.
Abonnement simple: Le prix de 4 numéros. Abonnement de soutien: Pour 4 numéros: 40 € / 80 FS / £ 20 / 8'000 CFA / USA + Cdn US \$ 40 / Amérique latine US \$ 10

- « le prolétaire » - Journal bimestriel -

Le numéro: 1 € / 3 FS / £ 1 / 350 CFA. Abonnement annuel (5 numéros): 7,5 € / 30 FS / £ 10 / 1'500 CFA. Abonnement de soutien: 15 € / 60 FS / £ 20 / 3'000 CFA

- « il comunista » - Journal bimestriel en italien -

Le numéro: 1,5 € / 5 FS / £ 1,5. Abonnement: 8 € / 25 FS / £ 6. Abonnement de soutien: 16 € / 50 FS / £ 12.

- « el programa comunista » - Revue théorique en espagnol -

Le numéro: 4 € / America latina: US \$ 2 / USA et Cdn: US \$ 4 / 8 FS / £ 4 / 25 Krs. Prix de soutien, le numéro: 8 € / America latina: US \$ 4 / USA et Cdn: US \$ 8 / 16 FS / £ 8 / 50 Krs.

- « el proletario » - Journal en espagnol -

Le numéro: Europe : 1,5 €, 3 FS, 1,5€ / Amérique latine: US\$ 1,5; USA et Cdn: US\$ 2.

- « Proletarian » - Supplément en anglais à «le prolétaire» -

Le numéro: 1 €, £ 1, 3 CHF.

CORRESPONDANCE

France: Programme,
B.P. 57428 , 69347 Lyon Cedex 07
Suisse: L'adresse sera prochainement modifiée. Pour contact, écrire à l'adresse de Lyon.

Italie: Il Comunista, C.P. 10835,
20110 Milano

Espagne: Apartado de Correos 27023
- 28080 Madrid

Notre site Internet : www.pcint.org

Adresses e-mail :
leproletaire@pcint.org

Supplément à «programme comunista» n°
104, Revue théorique du parti communiste
international - ISSN - 0033 - 037 X.
Imprimés par nos soins en Sept. 2017

Programme du Parti Communiste International

Le Parti Communiste International est constitué sur la base des principes suivants, établis à Livourne en 1921 à la fondation du Parti Communiste d'Italie (section de l'Internationale Communiste):

1. Une contradiction toujours croissante entre les forces productives et les rapports de production va se développant dans la société capitaliste actuelle, entraînant l'antagonisme d'intérêts et la lutte de classe entre le prolétariat et la bourgeoisie dominante.

2. Les rapports de production actuels sont protégés par le pouvoir de l'Etat bourgeois. Quels que soient la forme du système représentatif et l'usage fait de la démocratie électorale, l'Etat bourgeois constitue toujours l'organe de défense des intérêts de la classe capitaliste.

3. Le prolétariat ne peut ni briser ni modifier le système des rapports capitalistes de production dont son exploitation dérive sans abattre le pouvoir bourgeois par la violence.

4. L'organe indispensable de la lutte révolutionnaire du prolétariat est le parti de classe. Regroupant en son sein la fraction la plus avancée et la plus résolue du prolétariat, le Parti Communiste unifie les efforts des masses laborieuses en les dirigeant, de la lutte quotidienne pour des intérêts partiels et des résultats contingents, vers la lutte générale pour l'émancipation révolutionnaire du prolétariat. Le parti a pour tâche de diffuser la théorie révolutionnaire dans les masses, d'organiser les moyens d'action, de diriger la classe laborieuse dans le développement de la lutte en assurant la continuité historique et l'unité internationale du mouvement.

5. Après le renversement du pouvoir capitaliste, le prolétariat ne pourra s'organiser en classe dominante qu'en détruisant le vieil appareil d'Etat et en instaurant sa propre dictature, c'est-à-dire en privant de tout droit et de toute fonction politique la bourgeoisie et les membres de la classe bourgeoise tant qu'ils survivront socialement, et en fondant les organes du nouveau régime sur la seule classe productive. Le parti communiste, dont la caractéristique consiste dans la réalisation de ce but fondamental, représente, organise et dirige sans partage la dictature prolétarienne. La défense nécessaire de l'Etat prolétarien contre toutes les tentatives contre-révolutionnaires ne peut être assurée qu'en enlevant à la bourgeoisie et aux partis ennemis de la dictature prolétarienne tout moyen d'agitation et de propagande politique et en dotant le prolétariat d'une organisation armée pour repousser toute attaque intérieure ou extérieure.

6. Seule la force de l'Etat prolétarien pourra intervenir systématiquement dans les rapports de l'économie sociale en réalisant toutes les mesures successives qui assureront le remplacement du système capitaliste par la gestion collective de la production et de la distribution.

7. Cette transformation de l'économie, et par conséquent de toutes les activités de la vie sociale, aura pour effet d'éliminer progressivement la nécessité de l'Etat politique dont l'appareil se réduira peu à peu à celui de l'administration rationnelle des activités humaines.

* * *

La position du parti devant la situation du monde capitaliste et du mouvement ouvrier après la seconde guerre mondiale se base sur les points suivants:

8. Dans la première moitié du XXème siècle, le développement du capitalisme a vu, dans le domaine économique, l'apparition de syndicats patronaux regroupant les em-

ployeurs dans un but de monopole, et des tentatives de contrôler et de diriger la production et les échanges selon des plans centraux, allant jusqu'à la gestion de secteurs entiers de la production par l'Etat; dans le domaine politique, le renforcement du potentiel policier et militaire de l'Etat et les formes totalitaires de gouvernement. Il ne s'agit pas là de types nouveaux d'organisation sociale constituant une transition du capitalisme au socialisme, encore moins d'un retour à des régimes politiques pré-bourgeois; il s'agit au contraire de formes précises de gestion encore plus directe et plus exclusive du pouvoir et de l'Etat par les forces les plus développées du capital.

Ce processus exclut des interprétations pacifistes, évolutionnistes et progressistes du développement du régime bourgeois et confirme les prévisions marxistes sur la concentration et l'alignement antagonique des forces de classe. Pour que ses énergies révolutionnaires puissent se renforcer et se concentrer avec un potentiel correspondant, le prolétariat doit repousser la revendication d'un retour illusoire au libéralisme démocratique ainsi que la demande de garanties légales, et ne pas les admettre comme moyen d'agitation; et il doit liquider historiquement la méthode des alliances du parti révolutionnaire de classe pour des buts transitoires, que ce soit avec des partis bourgeois ou petits-bourgeois, ou avec des partis pseudo-ouvriers à programme réformiste.

9. Les guerres impérialistes mondiales démontrent que la crise de désagrégation du capitalisme est inévitable du fait que celui-ci est entré définitivement dans la période où son expansion n'exalte plus historiquement l'accroissement des forces productives, mais lie leur accumulation à des destructions répétées et croissantes. Ces guerres ont provoqué des crises multiples et profondes au sein de l'organisation mondiale des travailleurs, car les classes dominantes sont parvenues à leur imposer la solidarité nationale et militaire dans l'un ou l'autre des deux camps. La seule alternative historique à opposer à cette situation est la reprise de la lutte de classe à l'intérieur de chaque pays jusqu'à la guerre civile des masses laborieuses pour renverser le pouvoir de tous les Etats bourgeois et des coalitions mondiales, avec la reconstitution du parti communiste international comme force autonome face à tous les pouvoirs politiques et militaires organisés.

10. L'Etat prolétarien, dans la mesure même où son appareil est un instrument et une arme de lutte dans une époque historique de transition, ne tire pas sa force organisationnelle de règles constitutionnelles ni de schémas représentatifs quelconques. L'expression historique la plus haute d'une telle organisation a été jusqu'à présent celle des conseils de travailleurs née au cours de la révolution russe d'octobre 1917 dans la période où la classe ouvrière s'organisait militairement sous la direction exclusive du parti bolchévik, et où étaient à l'ordre du jour la conquête totalitaire du pouvoir, la dissolution de l'Assemblée constituante, la lutte pour repousser les attaques extérieures des gouvernements bourgeois et pour écraser la rébellion intérieure des classes vaincues, des couches moyennes et petites-bourgeoises et des partis opportunistes qui, dans les phases décisives, sont les alliés inévitables de la contre-révolution.

11. La défense du régime prolétarien contre les dangers de la dégénérescence contenus dans les succès et les reculs possibles de l'oeuvre de transformation économique et sociale - dont la réalisation intégrale est inconcevable dans les limites d'un seul pays - ne peut être assurée que par une coordination constante entre la politique de l'Etat ouvrier et la lutte unitaire internationale, incessante en temps de paix comme en temps de guerre, du prolétariat de chaque pays contre sa bourgeoisie et son appareil étatique et militaire. Cette coordination ne peut être assurée qu'au moyen du contrôle politique et programmatique du parti communiste mondial sur l'appareil de l'Etat où la classe ouvrière a conquis le pouvoir.

ployeurs dans un but de monopole, et des tentatives de contrôler et de diriger la production et les échanges selon des plans centraux, allant jusqu'à la gestion de secteurs entiers de la production par l'Etat; dans le domaine politique, le renforcement du potentiel policier et militaire de l'Etat et les formes totalitaires de gouvernement. Il ne s'agit pas là de types nouveaux d'organisation sociale constituant une transition du capitalisme au socialisme, encore moins d'un retour à des régimes politiques pré-bourgeois; il s'agit au contraire de formes précises de gestion encore plus directe et plus exclusive du pouvoir et de l'Etat par les forces les plus développées du capital.

Ce processus exclut des interprétations pacifistes, évolutionnistes et progressistes du développement du régime bourgeois et confirme les prévisions marxistes sur la concentration et l'alignement antagonique des forces de classe. Pour que ses énergies révolutionnaires puissent se renforcer et se concentrer avec un potentiel correspondant, le prolétariat doit repousser la revendication d'un retour illusoire au libéralisme démocratique ainsi que la demande de garanties légales, et ne pas les admettre comme moyen d'agitation; et il doit liquider historiquement la méthode des alliances du parti révolutionnaire de classe pour des buts transitoires, que ce soit avec des partis bourgeois ou petits-bourgeois, ou avec des partis pseudo-ouvriers à programme réformiste.

9. Les guerres impérialistes mondiales démontrent que la crise de désagrégation du capitalisme est inévitable du fait que celui-ci est entré définitivement dans la période où son expansion n'exalte plus historiquement l'accroissement des forces productives, mais lie leur accumulation à des destructions répétées et croissantes. Ces guerres ont provoqué des crises multiples et profondes au sein de l'organisation mondiale des travailleurs, car les classes dominantes sont parvenues à leur imposer la solidarité nationale et militaire dans l'un ou l'autre des deux camps. La seule alternative historique à opposer à cette situation est la reprise de la lutte de classe à l'intérieur de chaque pays jusqu'à la guerre civile des masses laborieuses pour renverser le pouvoir de tous les Etats bourgeois et des coalitions mondiales, avec la reconstitution du parti communiste international comme force autonome face à tous les pouvoirs politiques et militaires organisés.

10. L'Etat prolétarien, dans la mesure même où son appareil est un instrument et une arme de lutte dans une époque historique de transition, ne tire pas sa force organisationnelle de règles constitutionnelles ni de schémas représentatifs quelconques. L'expression historique la plus haute d'une telle organisation a été jusqu'à présent celle des conseils de travailleurs née au cours de la révolution russe d'octobre 1917 dans la période où la classe ouvrière s'organisait militairement sous la direction exclusive du parti bolchévik, et où étaient à l'ordre du jour la conquête totalitaire du pouvoir, la dissolution de l'Assemblée constituante, la lutte pour repousser les attaques extérieures des gouvernements bourgeois et pour écraser la rébellion intérieure des classes vaincues, des couches moyennes et petites-bourgeoises et des partis opportunistes qui, dans les phases décisives, sont les alliés inévitables de la contre-révolution.

11. La défense du régime prolétarien contre les dangers de la dégénérescence contenus dans les succès et les reculs possibles de l'oeuvre de transformation économique et sociale - dont la réalisation intégrale est inconcevable dans les limites d'un seul pays - ne peut être assurée que par une coordination constante entre la politique de l'Etat ouvrier et la lutte unitaire internationale, incessante en temps de paix comme en temps de guerre, du prolétariat de chaque pays contre sa bourgeoisie et son appareil étatique et militaire. Cette coordination ne peut être assurée qu'au moyen du contrôle politique et programmatique du parti communiste mondial sur l'appareil de l'Etat où la classe ouvrière a conquis le pouvoir.